

JUILLET 1893

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

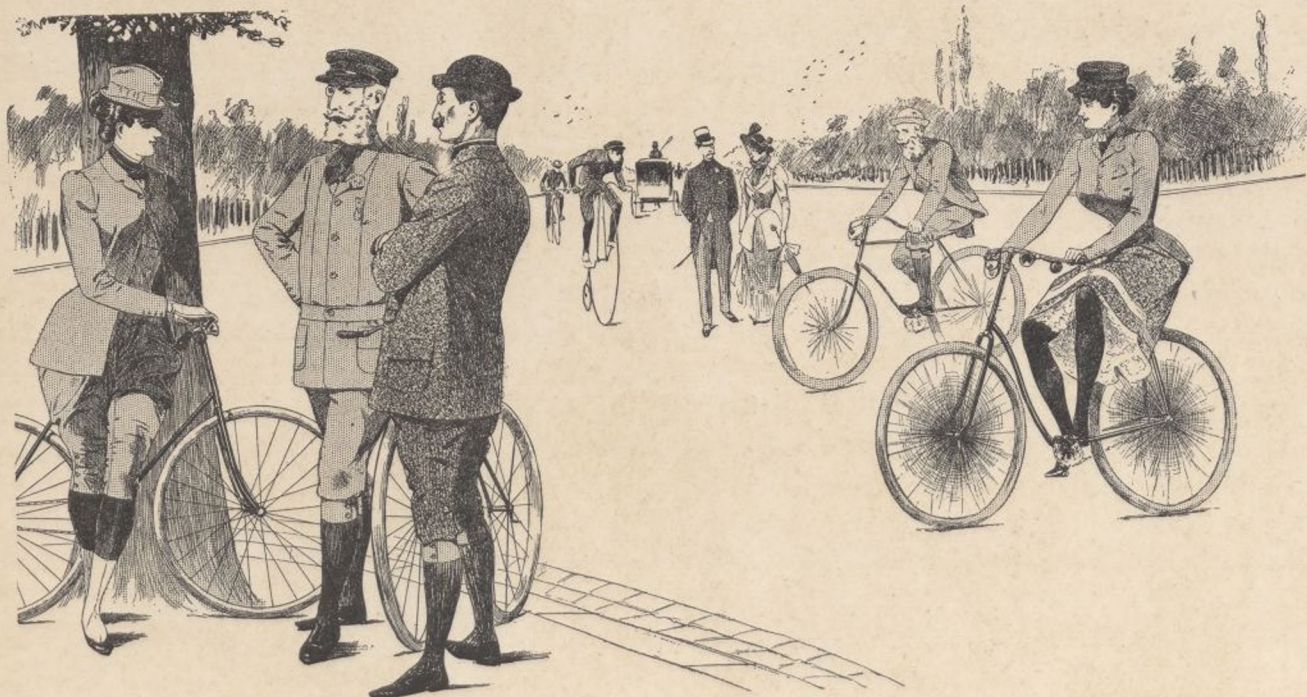
A nos lectrices



CONSEILS POUR LA BEAUTÉ DU TEINT. — L'art d'être belle consiste, non pas à se donner une apparence factice, mais à mettre en relief sa beauté naturelle. D'abord il faut rendre au teint tout son éclat au moyen de la Rosée Orkilia, recouverte d'un soupçon de Poudre de riz Orkidée. Les rides, s'il y en a, disparaîtront comme par enchantement et l'on recouvrera « naturellement et sans artifices » son visage de jeune fille. Bien entendu, nous ne parlons que pour celles qui vieillissent. Les autres n'ont pas à recouvrer, mais, ce qui est bien plus facile, à conserver. Ce n'est pas un maquillage, c'est un soin d'hygiène et de coquetterie.

Nous conseillons donc de faire exclusivement usage de la Rosée Orkilia et de la Poudre de riz Orkidée qui sont représentées ci-dessus et que nos lectrices pourront se procurer dans toutes les grandes parfumeries de France et de l'étranger, ainsi que chez l'inventeur

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



Knickerböckers

COSTUMES SELECTS
Pour Vélocipédistes

COSTUMES DE CHEVAL & DE CHASSE

Costumes de Ville et de Cérémonie

Bruce & Scott

SCOTCH-TAILORS

12, Boulevard des Italiens
PARIS

M^{ME} BILLARD

FOURNISSEUR DE PLUSIEURS COURS

Brevetée

De l'Académie de Médecine.

4, RUE TRONCHET, 4

PARIS

Expédition pour tous pays
sur mesure donnée



POUDRE de RIZ SPECIALE
Préparée au Bismuth.
Hygiénique, Adhérente,
Invisible.

VELOUTINE FAY
CH. FAY
INVENTEUR
PARIS — 9, rue de la Paix — PARIS
Exiger la Marque : CH. FAY

La PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les POILS DISGRACIEUX sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs Familles régnantes et des Milliers d'Attestations garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F^{me} m^{re}.) — Le PILIVOR fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur épilatoire. (Franco contre remboursement de 20 fr. 85.)
A. Dussey, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris, ET PRINCIPAUX COIFFEURS.

ENCRES ET COULEURS DE CH. LORILLEUX & C^{ie}.

PAPETERIES DU MARAIS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Juillet 1893



SOUFFLOT A CIUDAD-RODRIGO (1812)

Par Eugène Courboin.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

La Grande Sœur, par M. VOLKHAARD.

Au Cabaret, par F.-H. KAEMMERER.

Soufflot à Ciudad-Rodrigo (1812), par EUGÈNE COURBOIN.

La Vie artistique (Banquets et toasts, une Solution, la Cloison mitoyenne; l'Exposition des portraits des écrivains et journalistes du siècle; le Greco au musée du Louvre; l'Union libérale des artistes français), par ARMAND DAYOT.

Le Portrait de George Sand à l'Exposition des portraits des écrivains et des journalistes du siècle, par EUGÈNE DELACROIX.

Les Livres, par R. M.

Au pays des Cavernes, par J.-H. ROSNY; illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.

S. A. le Khédive d'Égypte Abbas-Helmi Pacha (les Rois chez eux), par ÉDOUARD TROPLONG; reproductions photographiques (clichés HEYMAN et ABDULLAH).

Double sauvetage (1^{re} partie), par CAMILLE DEBANS; illustrations en couleurs de F. GORGUET.

Les Plaisirs à Paris (les Restaurants et les Cafés-Concerts des Champs-Élysées), par GUSTAVE GEFFROY; illustrations en couleurs de TOULOUSE-LAUTREC.

COUVERTURE : *En Suisse*, par LUCIUS ROSSI.

La Vie artistique

BANQUETS ET TOASTS. — UNE SOLUTION. — LA CLOISON MITOYENNE

Au banquet donné par la Société nationale des Beaux-Arts dans le palais même du Champ de Mars, pour fêter sa quatrième exposition, deux toasts ont été portés, avec la plus parfaite sincérité, je n'en doute pas, par MM. Puvis de Chavannes et Bonnat : à l'art immortel, à ce qu'il y a de plus noble ici-bas, à la confraternité... Puis, ouvrant ses bras, dans un mouvement de générosité très significatif, M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts s'est écrié aux applaudissements des trois cents convives pressés dans le *Salon bleu* : « Vous êtes les uns et les autres, messieurs, des artistes sincères et convaincus, aussi la tâche du gouvernement est-elle facile entre vous et lui. Il est aisé de ne pas commettre d'injustice à votre égard. Vous êtes indépendants et libres et personne ne songe à porter atteinte à votre liberté, à votre indépendance, car vous ne faites usage de cette liberté et de cette indépendance que pour la gloire de l'art et la grandeur de la France. »... Puis, comme il convenait, on a vigoureusement applaudi, et les trois cents convives se sont répandus sur les vastes paliers de l'escalier du dôme, sous lequel le café était servi. Et, tout en fumant un cigare, et en regardant son odorante fumée monter vers l'azur constellé du ciel de Formigé je me tenais ce mélancolique langage : « Voici bien un très somptueux banquet, quoique d'un service un peu lent et cahoté. » Cependant, de ce haut plafond qu'aucune peinture décorative n'agrémentait cette année, descend comme une lourde tristesse sur la foule des convives. Carolus-Durand s'efforce visiblement d'être très gai, Puvis de Chavannes cherche à se perdre dans un rêve bucolique, Alfred Stevens a de formidables froncements de sourcils... Ce n'est plus une souriante réunion platonicienne, pleine des récits triomphants d'Agathon, mais une sorte de banquet des Girondins, moins la frugalité des mets. Et à tout instant je m'attendais à voir ces messieurs s'étrangler sous mes yeux à l'aide d'un quelconque de leurs grands cordons. Ils n'ont que l'embarras du choix. Fort heureusement il n'en a rien été.

Tout ceci veut dire, en langage très simple, que ce banquet me fait l'effet (puissè-je me tromper) d'un suprême adieu à la vie, de la Société nationale des Beaux-Arts. Il est trop apparent que le public, obsédé par la multiplicité chaque jour croissante des expositions d'art, se désintéresse de plus en plus des Salons. Tout pèlerinage artistique lui devient presque indifférent, et si la Société nationale des Beaux-Arts souffre plus de cet état de choses que la Société des Artistes français, c'est uniquement à cause de l'éloignement excessif du centre parisien de son local d'exposition. Il n'est pas d'autre raison à cet insuccès relatif du Salon du Champ de Mars, dont les débuts furent si brillants. Insuccès que, pour notre part, nous déplorons vivement, les tendances d'art qui nous sont chères ayant toujours trouvé des interprètes plus indépendants et plus fervents dans les rangs des scissionnaires. Et qu'advient-il si nos pressentiments se réalisent ? Dans quel palais nouveau MM. Puvis de Chavannes et Dubufe tresseront-ils des couronnes de laine pour leurs dieux lares ?

L'Etat ne pourrait-il donc pas intervenir et ouvrir toutes larges les portes des Champs-Élysées aux deux Sociétés. Une cloison frontière séparerait les deux expositions et prochainement, sans doute, sous une poussée mutuelle, nécessitée par la force des choses et l'estime réciproque, cette cloison s'écroulerait à la très grande joie de tout le

monde. Ce palais est certes assez vaste pour contenir les œuvres bien choisies des deux Sociétés et... de plusieurs autres encore. Cette solution me semble très généreuse, très pratique et de nature à satisfaire à la fois le public et à faire cesser dans le monde des artistes une division qui dure depuis déjà trop longtemps.

L'EXPOSITION DES PORTRAITS DES ÉCRIVAINS ET JOURNALISTES DU SIÈCLE. QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE. — LA SÉRIE DES JAMBES COUPÉES

Dans notre dernière chronique, nous élevions quelques doutes sur la réussite complète de l'Exposition des écrivains et des journalistes français du siècle, tout en prédisant néanmoins un grand succès à cette très intéressante manifestation d'art. Réaliser d'une manière absolue le programme idéal que s'étaient tracés M. Niel, le principal organisateur de cette exposition, et ses dévoués collaborateurs, était en effet chose bien difficile. J'en appelle à tous ceux qui ont la pratique de ce genre si délicat d'exercice. Et si les difficultés étaient chaque jour renaissantes, car il y avait à lutter sans cesse contre l'intolérable et envahissante vanité humaine, représentée par la foule innombrable des X. Y... de la littérature désireux de voir leur glorieuse effigie (Patrouillard pinxit) figurer à côté de celles de Châteaubriand, de Lamartine, de Théophile Gautier, de Musset, de Victor Hugo... Et j'entends tonner saint Jean Chrysostôme...

Il eût fallu des dogues enragés pour organiser cette exposition. Au lieu de cela, les organisateurs, tous d'ailleurs gens très éclairés, étaient les représentants les plus parfaits de l'urbanité la plus indulgente.

Et cependant les salles Petit, où s'entassaient un millier de portraits sous formes de peintures à l'huile, de pastels, de crayons, d'eaux-fortes, de burins, de lithographies, de bustes, de médaillons... n'ont pas été complètement envahies par d'inutiles icônes, dans leur obscure médiocrité. De ci de là, quelques œuvres d'art de premier ordre surgissent, à côté d'autres toiles d'un intérêt artistique moins élevé, mais dont l'ensemble constitue de précieux documents psychologiques. Oh ce Stendahl peint par Soderwach ! Quelle cruelle révélation ! Je trouve bien, il est vrai, dans ce portrait d'épicier enrichi contemplant, dans la boule de verre de son jardinet, avec une extase souriante, sa bedaine arrondie le Beyle de l'Histoire, si poncive, de la peinture en Italie, et des lourdes Promenades dans Rome, l'ennemi personnel de l'alexandrin... Comme je me l'imaginai bien autre, celui qui écrivit le Rouge et le Noir, la Chartreuse de Parme et les Lettres sur Haydn !... L'idée que je me faisais du dandysme élégant de son allure me rendait presque naturel son égotisme dédaigneux. Et désormais, derrière la brillante ironie de son écriture, je verrai toujours apparaître la bourgeoise image de Soderwach, grotesquement accouturée. Pourquoi nous faire connaître les figures des écrivains et des poètes !

Il en est cependant quelques-unes dont la vue ne nous cause aucune déception. Elles apparaissent au contraire comme de vivantes affirmations de l'œuvre, comme ses naturels instruments. Je citerai celles de Châteaubriand; de Lamartine; de Guizot, un pur chef-d'œuvre, par Paul Delaroche, image correcte et froide, d'une précision coupante, et sous laquelle on sent brûler l'âme ardente, comme du feu sous de la glace; de Gautier, par Auguste de Châtillon, qui fut peintre et poète, portrait charmant, et où nous voyons, largement cravaté,

vêtu d'un élégant frac noir, pâle sous la longue mèche romantique, le chantre mélancolique d'*Albertus* et de la *Comédie de la Mort*. Il nous plaît ainsi ; mais nous le préférons vieilli, avec ses lourdes paupières, sa lèvre dédaigneuse et sa longue crinière léonienne, comme dans la belle photographie de Nadar... Puis voici un Proudhon extraordinaire, errant au bord d'une mer tumultueuse, sous un ciel orageux, un livre à la main, et chaussé d'in vraisemblables bottines, de bottines de pion très malheureux. Une mince redingote recouvre sa charpente osseuse que secoue la tempête du dehors et l'orage éternel de son âme. Il marche péniblement comme sous le poids d'un rêve. Cette admirable petite toile d'une suggestion si puissante, et qui vaut à elle seule une visite aux galeries Petit, est de Tassaert, qui eut du génie à ses heures. La vraie place de cette œuvre étrange et superbe est sur la cimaise du Louvre. Nous la recommandons tout particulièrement aux visiteurs, ainsi d'ailleurs que la lumineuse et splendide ébauche de la tête de George Sand, par E. Delacroix, dont on peut voir la reproduction dans ce numéro du *Figaro illustré*.

Nous ne saurions aussi trop leur conseiller de s'arrêter devant un portrait d'homme d'Henri Regnault, œuvre magistrale, et qui m'apparaît comme la toile la plus puissante, la plus vraiment artistique de cette collection. C'est du Regnault très imprévu. Il dut sans doute signer cette œuvre en revenant du Maroc, après une longue station devant les Velasquez du Prado. Je regrette de ne pouvoir fournir aucun détail sur ce chef-d'œuvre qui n'est même pas mentionné au catalogue, et qui est, m'a-t-on dit, le portrait du compositeur Emile Pessard.

Que ceux qui me font l'honneur de me lire ne s'imaginent pas que la brève nomenclature que je viens de faire, renferme toutes les œuvres de valeur contenues dans les salles Petit. Il en est bien d'autres encore qu'il leur sera très facile de découvrir, mais que, faute d'espace, je ne puis citer ici. Ils seront sans doute aussi frappés par le nombre incalculable de portraits d'hommes, coupés à mi-jambes. (Voire même un portrait de prince, ce qui est peu convenable). Que diraient de cette irrespectueuse mutilation Velasquez, Van Dyck et Lawrence ! Les peintres de Philippe II, de Charles I^{er}, de Georges II. Il est donc bien difficile de fixer solidement le pied au sol et de donner à la jambe l'énergie du soutien ? Car c'est bien évidemment de la difficulté à vaincre que vient cette forme ridicule du portrait moderne, puisque la plupart des femmes sont représentées tout entières, grâce à la complicité de la robe ou de la crinoline avec l'impuissance du peintre.

LE GRECO AU MUSÉE DU LOUVRE

Un peintre aussi mystérieux qu'étrange, que ce Théotocopuli, dit le Greco ! Né sous le ciel bleu de l'Attique, à une époque encore assez indéterminée, il vint étudier la peinture à Venise. Puis, à la suite de circonstances, toujours indéterminées, il se rend en Espagne, où il meurt à une date qu'on ignore encore, après avoir produit un nombre considérable de toiles, disséminées aujourd'hui dans les églises, dans les cloîtres, dans les palais, dans les musées de la péninsule.

L'histoire de ce curieux artiste, dont la personnalité est vraiment

puissante, malgré des influences vénitiennes indiscutables, est encore à faire. Voilà un noble sujet digne de tenter un écrivain d'art doué d'un infatigable esprit de recherche.

Le Greco, grâce à la générosité d'un de nos amateurs les plus éclairés qui est aussi un de nos critiques d'avant-garde les plus infatigables, j'ai nommé Théodore Duret, va enfin être représenté dans nos musées du Louvre, par une de ses œuvres les plus remarquables. Cette

toile que les visiteurs pourront admirer bientôt représente saint François d'Assise agenouillé avec un moine novice. Les deux personnages sont en prière, en extase ; leur attitude et leur expression révèlent tout le douloureux mysticisme espagnol tempéré cependant par une certaine distinction dont la source est à Venise, où le Greco avait d'abord travaillé auprès du Titien et du Tintoret.

Le tableau caractérise très bien la manière du maître : les têtes petites, les mains longues, effilées ; une tonalité grise générale sur laquelle passe et circule la lumière ; la facture rapide, mais pleine et puissante.



L'UNION LIBÉRALE DES ARTISTES FRANÇAIS

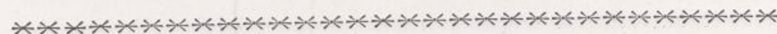
La seconde exposition de l'Union libérale des Artistes français a été inaugurée à la fin du mois dernier, au Palais du Dôme central. Cette exposition contient une section des plus intéressantes : celle des esquisses et des maquettes.

Cette section, qui est le véritable clou de l'exposition, a été organisée grâce à l'initiative de M. Félix Régamey. Elle ne comprend pas seulement des maquettes de sculpture, mais elle s'étend aussi à la peinture et à l'architecture.

Il n'y a pas seulement là un attrait de curiosité, mais encore un intérêt sérieux pour l'artiste, qui n'a pas toujours les moyens matériels de mener son œuvre à bonne fin, et qui pourra dans cette exposition annuelle, faire connaître à l'Etat et à l'amateur, même dans un travail inachevé, l'idée maîtresse qui l'aura inspiré. Il en sollicitera ensuite, non l'achat, mais la commande, et peut-être sortiront de l'ombre bien des productions de talent que les difficultés de la vie artistique avaient pour toujours annihilées.

Nous souhaitons à cette généreuse entreprise tout le succès qu'elle mérite.

ARMAND DAYOT.



LE COMMANDANT SOUFFLOT

Il y a juste trois ans — dans notre fascicule de juillet 1890 — nous reproduisions, d'après un excellent croquis d'Edouard Detaille, les traits du commandant Soufflot, le doyen des armées françaises et notre collaborateur Frédéric Masson citait les principales étapes de cette carrière héroïque.

Soufflot est mort il y a un mois, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, manquant de six mois le centennat.

Il s'était laissé peindre en 1891, par Eugène Courboin, en un petit tableau représentant un des plus beaux épisodes de sa vie militaire, la



GEORGE SAND, PAR EUGÈNE DELACROIX.

(Exposition des portraits des écrivains et des journalistes français du siècle.)

prise d'un drapeau espagnol dans un engagement devant Ciudad-Rodrigo, en 1812. Ce fait d'armes est inscrit dans les mémoires de Parquin et le drapeau flotte encore aujourd'hui, dans la nef de l'église des Invalides.

Avec sa simplicité et sa bonhomie habituelle, le commandant Soufflot avait dit à Courboin : « Vous m'obligerez en conservant ce tableau par devers vous, ou, si vous le publiez, intitulez-le simplement : *Officier de chasseurs en 1812*. Car, sans cela, j'aurais l'air de m'admirer moi-même pour un fait d'armes qui était après tout la menue monnaie de cette époque épique ! »

« Mais, moi mort, vous êtes libre de faire ce que bon vous semblera. »

C'est donc répondre à un vœu discrètement indiqué par ce héros modeste, que de reproduire ici l'œuvre si crâne et si mouvementée d'Eugène Courboin.

T. G.

Les Livres

La Bibliothèque Charpentier a mis en vente le *Docteur Pascal*, par Emile Zola. Le jour même de son apparition, les éditeurs offraient au maître romancier un déjeuner auquel ils avaient convié ses amis et ses admirateurs, pour célébrer la publication de ce vingtième et dernier volume qui clôt la série de l'œuvre colossale des *Rougon-Macquart*.

Le *Docteur Pascal* est le résumé et la conclusion scientifique de cette longue étude sur l'hérédité et ses conséquences morales et physiques. Le maître y expose avec sa puissance habituelle ses théories sur les lois de l'atavisme, tout en prenant soin de mêler à l'action une histoire d'amour qui donne au livre une note délicate et reposante.

La place nous est ici trop ménagée pour entreprendre un compte rendu complet du *Docteur Pascal*; nous nous bornerons à citer les quelques mots par lesquels notre excellent collaborateur M. P. Gillet saluait l'apparition du nouvel ouvrage de ce prodigieux travailleur qu'est M. Emile Zola, persuadé que ces mots sont aujourd'hui l'exacte interprétation de la pensée de tous : « On ne se serait pas expliqué que M. Zola fût entré tout droit, dès le premier coup à l'Académie, et l'on ne s'expliquerait pas non plus maintenant qu'il n'y entrât pas. »

En même temps que le *Docteur Pascal*, MM. Charpentier et Fasquelle publient un roman de M. A. Matthey l'*Apparition*, étude des phénomènes de la suggestion.

Pour répondre à l'attente de tous ceux que les questions d'art intéressent, la librairie Plon et Nourrit a commencé la publication depuis longtemps attendue du *Journal d'Eugène Delacroix*. Dans les deux premiers volumes qui viennent de paraître, le grand peintre qui fut Delacroix se révèle écrivain des plus élégants en même temps que des plus vigoureux, penseur profond, esprit des plus distingués, artiste raisonnant de son art et de l'art en général avec une entente merveilleuse doublée d'une sincérité peu commune. Si parfois il se montre dur, d'aucuns disent même de parti pris dans ses appréciations pour certains des grands poètes et des grands artistes du temps passé, en revanche ce qu'il a écrit sur Rembrandt, sur Rubens, son maître de prédilection, sur Poussin et tant d'autres, compte au nombre des plus belles pages qu'on ait produites sur l'art.

Signalons à la même librairie le petit livre humoristique de M. P. Belon; *En suivant M. Carnot*, qui relate les incidents amusants encore qu'un peu prévus qui se produisent au cours des voyages présidentiels à travers les départements. L'opuscule qui fera la joie de tous ceux qui aiment à rire, est semé d'amusantes illustrations de M. José Belon. M. G. Rothan, dont on a remarqué à différentes reprises les intéressants souvenirs diplomatiques, publie, chez Calman-Lévy, un nouveau volume : *la Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée*. Ces quelques lignes écrites en guise de préface par l'auteur lui-même, sont la meilleure analyse qu'on puisse donner de son ouvrage : « L'histoire a des tristesses, mais elle a aussi des consolations. Qu'il me soit permis avant de terminer mes travaux sur les origines de la guerre de 1870 — une tâche douloureuse qui à toute heure me rappelle la perte de mon pays natal — de retracer, ne fut-ce qu'en pages rapides, les temps heureux de notre diplomatie. »

Toujours chez Calman-Lévy, deux romans appelés l'un et l'autre à un égal succès : *Tintin*, de A. Gennavraye, et *Pas jalouse*, de Gyp. — Avec ce dernier nous assistons à l'évolution de la spirituelle créatrice du célèbre *Bob*, qui abandonne pour un moment ses marionnettes mondaines, et nous procure le plaisir de lire une œuvre de plus longue haleine, d'un sentiment très fin, empreint d'une douce émotion. — A lire encore les intéressantes notes de voyage que M. Léo Claretie a réunies sous le titre de *Feuilles de route en Tunisie*, dans lesquelles l'auteur, sans morgue et sans pédanterie, fait vivre sous les yeux du lecteur les pays parcourus et les types rencontrés.

A l'occasion de l'Exposition de Charlet, il convient de signaler le bel album que M. Armand Dayot, inspecteur aux Beaux-Arts, et notre collaborateur, a consacré au maître lithographe. Sur le même plan que son Raffen, M. Dayot accompagne sa belle étude d'un choix de reproductions qui complètent à souhait cette œuvre d'un homme de goût et d'un écrivain délicat.

On connaît le succès de la collection pour les jeunes filles, entreprise sous la direction de Madame Carette et publiée chez Ollendorff. Comprenant l'intérêt qu'il y aurait à présenter — dans des éditions appropriées, les mémoires des femmes illustres du temps passé, l'habile instigatrice de cette publication a commencé cette nouvelle série par les *Mémoires de Madame de Genlis*, qui obtiendront certainement pareille faveur auprès des jeunes filles et des mères de famille. Il en sera de même du livre de M. Damad, *Une jeune fille*, sur lequel nous appelons l'attention non seulement de nos lecteurs, mais aussi de nos lectrices. Jamais — nous semble-t-il — on n'a poussé aussi loin, avec autant de délicatesse et de hardiesse aussi, la psychologie si mystérieuse de la jeune fille.

Bien que ne s'adressant pas à la même catégorie de lecteurs, nul doute que M. Montjoyeux ne remporte autant de succès avec la *Vie qui parle*, son nouveau livre, plein d'observation et de fantaisie d'un ton très moderne et très entraînant.

Encore chez Ollendorff, *A travers chants*, qui nous donne la collection des conférences faites à la Bodinière par Maurice Lefèvre et

Félicia Mallet. Une joyeuse couverture de Jules Chéret enveloppe cet intéressant volume.

Terminons en notant les deux dernières nouveautés de J.-L. Forain : *Nous, vous, eux*, un album où la cruelle ironie du malicieux dessinateur s'en donne à cœur joie, et les amusantes illustrations du *Petit chose*, le charmant monologue de Georges Boyer.

R. M.

Plusieurs de nos abonnés et de nos acheteurs ont demandé si le numéro spécial et unique publié par le Figaro et consacré à la *Vélocipédie*, faisait partie de la série des numéros du Figaro illustré mensuel.

Nous croyons devoir répondre que cette publication est tout à fait distincte du Figaro illustré.

D'ailleurs les reproductions de dessins en noir et en couleurs, ainsi que le tirage du texte de ce numéro n'ont pas été exécutés par la maison Boussod, Valadon et C^{ie}, seule chargée de la direction artistique et de l'impression du Figaro illustré.

L'édition de l'*Annuaire des Châteaux*, de 1893-94, vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec le plus grand soin et de nombreuses améliorations ont été apportées à sa rédaction. En dehors des adresses des 40.000 châteaux de France disposées par ordre alphabétique et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 30.000 notices historiques ou anecdotiques sur les principaux châteaux de notre pays et près de 240 gravures ou vignettes sur bois de ceux qui, au point de vue pittoresque ou architectural, offrent un grand intérêt.

L'*Annuaire des Châteaux*, qui aujourd'hui a sa place marquée dans tous les salons de l'aristocratie, est un beau volume de 1.300 pages du prix de 25 francs. A La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

MAI-OCTOBRE 1893

Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées et du golfe de Gascogne : Arcachon, Biarritz, Luchon, Salies-de-Béarn.

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans)

Des billets d'aller et retour de famille, de 1^{re} et de 2^e classe, sont délivrés toute l'année à toutes les stations du réseau d'Orléans, avec faculté d'arrêt à tous les points du parcours désignés par le voyageur, pour les stations balnéaires et thermales du réseau du Midi :

Alet, Arcachon, Argelès-Gazost, Ax-les-Thermes, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Banyuls-sur-Mer, Biarritz, Boulou-Perthus (le), Camboville, Capvern, Céret (Amélie-les-Bains, La Preste, etc.), Couiza-Montazels, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Lamalou-les-Bains, Laruns (Les Eaux-Bonnes, Les Eaux-Chaudes), Oloron-Sainte-Marie, Pau, Pierrefitte-Nestalas (Cauterets), Prades (Le Vernet et Molitg), Saint-Girons, Saint-Jean-de-Luz, Saint-Flour (Chaudes-Aigues), Salis-de-Béarn, Salies-du-Salat et Ussat-les-Bains.

Avec les réductions suivantes, calculées sur les prix du tarif général d'après la distance parcourue, sous réserve que cette distance, aller et retour compris, sera d'au moins 500 kilomètres :

Pour une famille de 2 personnes, 20 %; 3 personnes, 25 %; 4 personnes, 30 %; 5 personnes, 35 %; 6 personnes ou plus, 40 %.

Durée de validité : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée. La durée de validité des billets de famille peut être prolongée une ou deux fois de 30 jours, moyennant le paiement, pour chacune de ces périodes, d'un supplément égal à 10 % du prix du billet de famille.

AVIS. — La demande de ces billets doit être faite quatre jours au moins avant le jour du départ.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

ABONNEMENTS D'ÉTÉ

Un grand nombre de nos acheteurs nous informent de la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer le *Figaro Illustré* dans les villes d'eaux.

Pour répondre à leur désir, nous créons un service spécial d'abonnement pour les stations balnéaires, aux conditions suivantes :

Abonnements de trois mois :

France. 9 fr. | Étranger. . . . 10 fr. 50

Les demandes d'abonnement peuvent être adressées à M. l'administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. Hazard, 8 rue de Provence.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

M. VOLKHAARD



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction]

Copyright 1898 by Boussod, Valadon & Co.

LA GRANDE SŒUR

Typographie BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1893.



AU PAYS DES CAVERNES

PAR J.-H. ROSNY

Le bateau sillait dans la nuit sans nuages.

Sur l'immense rivière vierge il venait, à travers les forêts, une pâle lumière orangée, bleuie aux pénombres. Près du rivage, où s'avancait l'embarcation, les lucurs étaient tissées, tramées, tremblantes, tantôt en mares légères, tantôt en treillis féériques ou en réseaux fins comme une cote de mailles. Au loin, elle tombait avec une sérénité divine; et les grandes eaux, d'abord comme teintées d'une vapeur phosphoreuse, lentement allaient vers un bleuissement d'acier frais, une tremblerie de milliards de glaives.

La vie féconde et monstrueuse se devinait dans la rivière. Tantôt un saurien filait au long des rives, effrayé dans son sommeil; tantôt quelque tapir fuyait l'ennemi au fond du royaume des ondes. Quant aux petites vies elles étaient effroyables de nombre et de mystère.

Mais en somme, sur les flots c'était un demi-silence. A cause des rumeurs, les forêts semblaient autrement puissantes, belles et sinistres. Là, c'était la guerre éternelle, les conjonctions furtives de l'amour, l'embuscade carnivore, la poursuite, la terreur, le génie de l'attaque et de la défense dans une formidable liberté. Par-dessus tout, le même besoin des faibles et des forts, la Faim : la pâture ou la proie!

Le bateau électrique glissait avec une douceur singulière, à peine une légère palpitation de rouages. D'un long rais de lumière blanche, il explorait tout autour.

Trois hommes se tenaient à la proue, un quatrième manœuvrait le gouvernail.

L'un d'eux, personnage trapu et bref, murmura :

« Eh bien ! il avait raison le vieux cacique... après la navigation presque insurmontable du début nous voici dans de larges et belles eaux... à peine obstruées par intervalles... »

— Profondes, abondantes... alors que là-bas, au confluent avec les Amazones, la rivière est considérable en vérité, mais pauvre en débit... »

Celui qui venait de répondre dessinait une silhouette voûtée, aux bras longs, la tête chauve luisant dans les reflets de la lune. Sa voix était obscure et brisée, faite pour chuchoter dans le silence des salles d'études : « Vous vous rappelez les paroles du vieillard ? fit le troisième. La rivière vient des lacs qui sont au

coucher du soleil... elle est d'abord plus vaste que la Mer des Rivières... mais la Terre la boit par trois grandes bouches... et à chaque fois l'eau diminue... »

La tête longue et fine, encore allongée par une barbe soyeuse, celui-là parlait puissamment, le geste fort, les yeux rapides, haut de stature et la poitrine profonde :

« Mais alors, fit l'homme voûté, nous avons déjà dû dépasser sans la voir une de ces grandes bouches qui boivent la rivière... »

— Celle sans doute, s'écria la tête longue, qui est invisible... mais la deuxième s'ouvre dans un rocher... c'est une caverne... »

Le personnage trapu dit avec une teinte d'ironie :

« Ce sont des allégories, peut-être ! Le vieux cacique ne nous a-t-il pas malicieusement fait un cours de cosmogonie indienne?... Du reste nous n'y perdons rien, nous sommes en terre vierge... et d'aucun géographe connue ! »

— Moi, je crois ! dit avec une espèce de colère la tête longue... je crois à ce pays étrange des eaux souterraines où l'arrière-aïeul du cacique a failli périr !... »

— Nous verrons, Alglave !

— Mais vous oubliez le prisonnier que nous a donné le cacique ! répliqua Alglave... l'homme capturé sur la tribu qui vit sous la terre... »

— Eh bien ! jusqu'à présent le prisonnier n'a pas reconnu le pays... »

— Patience ! Il a été dit qu'il ne doit le reconnaître que vers la deuxième bouche ! »

Alglave se mit à chanter une mystérieuse incantation indienne, et le bateau continua sa route sur la grande rivière. La lune était plus haute. Elle s'apercevait par les frondaisons, ferme et comme aiguisée sur ses bords. L'immense bataille continuait à retentir dans la vastitude des forêts. Alors, deux des interlocuteurs descendirent dans l'entrepont, tandis que l'homme à la tête longue demeurait seul avec l'homme de la barre.

Alglave se tenait à la proue, explorant la rivière de son oeil profond et sûr comme celui des condors. Une rêverie aussi mystérieuse que la nuit sur ces contrées vierges traversait son âme. Intense était son désir que la légende du vieil Indien fût véridique. Toute son âme s'en émouvait, s'y attachait, car, quoique homme d'action plein de force pratique et de prévision, il était plus poète

que ses compagnons d'exploration. Et il se répétait la légende vague et belle : « Il y a des pays sous la terre... où coulent de longues rivières... où poussent des herbes et vivent des bêtes pâles... des oiseaux aveugles et des vampires blancs... Quelquefois, il y court une lumière de lune... qui marche... qui s'éteint après un temps... puis tout est de nouveau dans les Ténèbres... »

« Pourquoi la légende serait-elle menteuse ? N'est-il pas des rivières souterraines, même dans nos vieux pays d'Europe ? N'est-il pas des animalités étranges et peu étudiées encore ? Pourquoi — ici où tout est immense et libre — où les rivières sont de grands fleuves... pourquoi les pays souterrains n'auraient-ils pas une envergure analogue... et quels délectables mystères... quels poèmes magnifiques de vie en dehors de la vie de surface... quel prodigieux terroir de nuit, de faune et de flore merveilleuses ont pu se conserver dans les entrailles de la terre ! »

Tandis qu'il songeait à ces choses, il scrutait fréquemment le rivage, espérant y voir apparaître le rocher et la *Bouche de la Terre*. Mais il ne voyait que les rives sinueuses, la forêt, des formes indécises de grands fauves et d'herbivores :

« La nuit serait dure... seul là-bas dans la terrible lutte pour l'existence... jaguars... anacondas... crotales ! »

Il eut un frémissement d'aise à se sentir abrité sur le bateau électrique, si bien organisé, si confortable. Non qu'il n'aimât l'aventure et que surtout il ne fût d'une téméraire bravoure. Mais les plus héroïques aiment de se sentir à l'abri en parcourant un magnifique poème d'angoisses et d'épouvantes.

Une île dessina sa proue mince dans la clarté lunaire. Alglave concentra toute son attention à commander la manœuvre. A mesure que le bateau approchait, des obstacles parurent, des débris, des troncs d'arbres déracinés maintenus par les végétations fluviales. Le passage devint difficile, il fallut ralentir.

Et la lune éclaira une solennelle perspective : l'île avec de hautes futaies penchées sur l'eau, avec ses lianes, les roseaux de ses bords, avec tous les débris d'une indomptable végétation, et des profils extraordinaires sur des coins de firmament argentin, des trouées pareilles à des cavernes, de grands palmiers plus hauts que les plus hautes frondaisons, planant dans le tiède éther — l'eau reflétant ces splendeurs confuses, tendrement clapotantes contre la rive effritée, emportant le terreau et les racines.

Avec cela, une demi-ténèbre majestueuse, la lune tamisée par les grands feuillages, je ne sais quelle menace épandue, quelle sévérité intimant à l'homme de ne pas avancer plus loin.

Et de fait, le passage devenait de plus en plus pénible.

D'abord, il fut relativement aisé à la fine proue de se frayer une voie parmi les obstacles, bientôt un enchevêtrement inextricable de plantes et de grands troncs morts rendit l'avance périlleuse.

Alglave fit ralentir la marche ; il devint évident qu'il encourait une grosse responsabilité à agir. La sauvage nature semblait pleine d'embûches ; aussi loin que l'œil pouvait suivre les rais du fanal électrique, c'était une suite ininterrompue de ruines végétales.

Sur quelques-unes, des monstres aquatiques dormaient ou se mouvaient avec lenteur, et l'on apercevait un vol d'oiseaux de nuit, on entendait des murmures proches, des soupirs, des grognements de bêtes mêlés à la lente mélodie des eaux et des

ramures. Le bateau avait dérivé. Il n'était qu'à une vingtaine de mètres de l'île, sous l'ombre d'énormes arbres penchés sur l'eau.

Comme Alglave faisait définitivement stopper le bateau et qu'il se décidait à appeler ses compagnons en conseil de guerre, une ombre bondit sur le pont, une large silhouette.

Le barreur poussa un cri d'épouvante.

Alglave, le revolver au poing, prêt à l'attaque ou à la défense, regarda. Dans l'indécise lueur, il vit un être humain, de taille plutôt petite, très trapu. Le barreur, son premier saisissement passé, avait à son tour tiré son revolver et visait l'homme :

« Arrêtez ! fit Alglave, il n'a pas l'air agressif ! »

Effectivement, l'être humain, dans une pose suppliante, montrait le fleuve d'un air effaré. Alglave suivit la direction de son geste.

Sur une manière d'ilot, dans un rais de lune, se tenait un monstrueux et splendide jaguar. La bête restait immobile, surprise. Elle était évidemment entre le désir de poursuivre sa proie et l'inquiétude de la lanterne électrique. Si non, rien ne lui eût été plus facile, en quelques bonds sur les fûts d'arbres dont l'eau était obstruée, que d'atteindre l'embarcation.

Alglave profita de l'hésitation du fauve pour prendre un fusil dans une manière de cabine, près de la proue ; il fit signe au fugitif

de ne rien craindre, et, le rifle à l'épaule, il admira la bête. De proportions égales à celles d'un tigre, un peu plus basse sur ses pattes, elle représentait les forces royales de la nature, le magnifique effort de la vie de lutte. A l'aise dans sa peau souple, mi-accroupie, rien que son attitude exprimait la vélocité, l'adresse féroce et pleine de grâce, l'habitude de la victoire. Presque inaccessible à la terreur, Alglave ne pressait pas immédiatement la détente, n'aimant pas à tuer les bêtes superbes, les poèmes de l'énergie.

Mais le sauvage l'approcha, le toucha, montra vers la droite de l'ilot. L'explorateur aperçut trois autres jaguars :

« Ah ! diable... » songea-t-il.

Son cœur battit cette fois, du sentiment d'un péril profond, en même temps qu'il s'étonnait de voir réunis plusieurs de ces grands fauves qui, de coutume, vont par couples. Mais, quelle que fût la raison de cette anomalie, le danger était là, terrible dans ces forêts où quelques essais d'indigènes mal armés n'ont pas donné au jaguar le sentiment de la puissance des hommes. Vainqueur perpétuel, il a la certitude de son incomparable supériorité sur toute la création — lui que le voisinage des tribus belliqueuses ou des blancs, en d'autres régions rend circonspect.

D'une voix stridente, Alglave donna l'alarme, puis il visa attentivement le grand jaguar entre les deux yeux.

Mais, comme il allait lâcher la détente, une détonation éclata.

C'était l'homme de la barre. Epouvanté de la vue du fauve, il avait levé son revolver. Trois coups se suivirent ; blessé légèrement, le jaguar bondit avec fureur jusqu'au bord de l'embarcation.

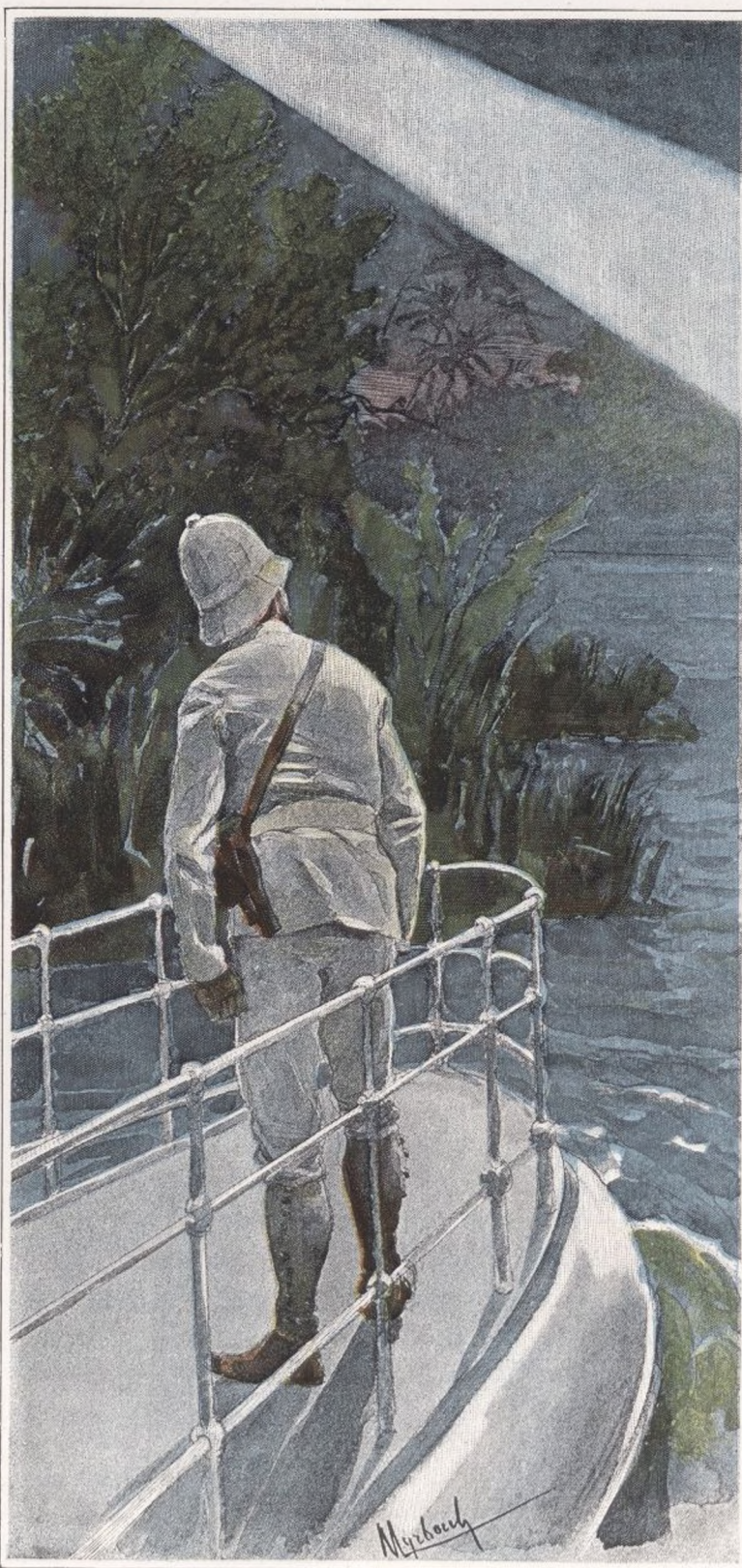
Accroché des griffes, d'un tour de reins il se trouva

sur le pont, à trois pas d'Alglave.

« Tu l'as voulu ! » songea intérieurement l'explorateur.

Vivement, il tira, mais juste au moment où la bête sautait sur lui. Sa balle, au lieu de pénétrer dans le crâne, brisa une mâchoire du fauve qui arriva sur lui, en foudre.

Ses amis, qui montèrent en ce moment, le crurent perdu. Il croula en effet, mais de biais, mal touché. Aussi vif que l'effroya-



ble adversaire même, il se retrouva en face des griffes meurtrières.

Alors, dans deux ou trois de ces mouvements que la photographie instantanée seule décompose, il y eut une mêlée, le coup de marteau d'une crosse — et l'on vit le jaguar étendu, Alglave debout. Un coup de revolver acheva l'animal.

« Ce n'est pas fini ! » s'écria le vainqueur.

Il montrait les autres jaguars menaçants, sur l'ilot.

Un des explorateurs tourna vers eux la projection du fanal électrique ; les grands rais bleus les effarèrent.

« Ils ont l'air intimidé ! fit l'homme chauve.

— Ils le sont, Fugère, répondit Alglave... et très probablement, si personne ne tire et les blesse, ils n'oseront nous attaquer!... »

En ce moment même, deux détonations retentirent du fait de deux hommes d'équipage, montés en même temps que les explo-



rateurs. Un des jaguars blessé, une femelle, bondit furieusement, droit au bateau, suivie vite par son mâle. Alglave l'arrêta net d'une balle dans le crâne. Le mâle s'arrêta avec un miaulement formidable, puis rebondit. Une fusillade s'éparpilla sans l'atteindre, et il apparut sur le pont, avec une vitesse prodigieuse. Un homme fut projeté sur le plancher, sous les pattes colossales !

« A la tête ! » cria Alglave.

Prêchant d'exemple, il braqua son revolver, puis hésita. L'homme terrassé poussait des hurlements d'épouvante ; la bête monstrueuse hésitait, se voyant environnée d'adversaires, stupéfaite. Et il était périlleux de tirer, par la crainte d'atteindre l'homme.

Cependant, avec un courage rêveur et attendrissant de gaucherie, Fugère s'était approché assez près pour tirer. Sa balle traversa de part en part le cou de la bête et presque en même temps il fut culbuté, secoué comme une guenille et l'on vit, sous ses vêtements lacérés, sa poitrine pénétrée par les poignards aigus des griffes. Il ne se défendait pas, hypnotisé, se sentant infiniment faible, si faible qu'il se résignait, n'éprouvait pas d'épouvante.

Mais ses amis se précipitèrent, et tout à coup, l'animal, criblé de balles, roula sur le savant, l'écrasa de son poids :

« Mort ! » s'écria Alglave qui, par précaution, lui envoya une dernière balle dans la tempe.

Rapidement on délivra Fugère. Sa blessure était assez profonde, mais point dangereuse : « Je l'ai échappé belle ! » fit-il en souriant.

Les explorateurs, les hommes d'équipage s'entre-regardèrent, avec l'étonnement de ce drame : leur bateau, jusqu'alors avait été une sauvegarde absolue contre l'animalité des rives et de la rivière : « Le quatrième jaguar a disparu ! fit Alglave, tout en procédant à l'examen attentif de la blessure de son ami... »

— Oui, répondit le troisième compagnon, nous avons couru un danger des plus sérieux... qui pouvait être évité si personne n'avait tiré, le fanal eût suffi à tenir les fauves à distance...

— C'est vrai, Véraguez ! reprit Alglave... mais qu'est devenu celui qui nous a amené l'aventure ?

— Le voici ! » fit un des hommes d'équipage.

Le sauvage, invité du geste, s'avança et l'on vit un homme trapu, au regard de nyctalope, au visage très large, grisâtre, le front en angle et le menton énorme. Il articula quelques syllabes gutturales : « C'est l'idiome de notre otage ! dit Véraguez qui avait de pénétrantes facultés polyglottes.

— Et aussi son type ! ajouta Fugère... Confrontons-les...

— J'ai idée ! fit Alglave avec une nuance d'ironie, que le vieux cacique ne s'est pas borné à un cours de cosmogonie indienne... »

Quelques minutes plus tard, on amenait l'Indien donné par le cacique. Dès qu'il fut en présence de l'autre, il manifesta une joie extrême. Une conversation expansive s'engagea entre eux : « Est-il de ta race, Whamô ? demanda Véraguez.

— Il est de ceux qui vont dans les cavernes pendant la saison des pluies.

— De ta tribu ?

— Non... mais d'une tribu sœur.

— Demande-lui si nous sommes loin de ton pays... et dis-lui qu'il n'a rien à craindre... ni lui ni les siens. »

Le dialogue reprit, au milieu de l'intérêt de tous. C'était une langue âpre, sourde, avec des intonations étonnamment plaintives. Whamô dit : « Nous sommes à deux jours de pirogue des Cavernes qui ouvrent les Pays-sous-la-Terre. Les tribus sont maintenant dispersées dans les forêts et ne reviendront aux cavernes que lorsque les feuilles seront vieilles.

— L'homme de ta race veut-il nous conduire ? »

Whamô interrogea de nouveau et dans les gestes de l'autre on put remarquer l'acquiescement et la confiance :

« Il le peut, maître !... Sa vie appartient à ceux qui l'ont sauvé de la griffe des jaguars. Mais il faudra repasser de l'autre côté de l'île, car ici le passage est impossible. »

Toute la nuit, le bateau navigua sur les eaux paisibles, de l'autre côté de l'île. Après un court repos, Alglave était revenu sur le pont, avec Véraguez et les deux Indiens. Le grand péril de naguère semblait un rêve. La fine et fière embarcation narguait toutes les embûches, invincible sur la rivière libre, dans la clarté adorable. Enfin, l'aube pointa sur les forêts. Rapide, elle éteignit les clartés de la lune basse, et la vaste rumeur de la vie diurne succéda aux épouvantes de la nuit. L'île avait disparu à l'arrière, la rivière s'élargissait encore. Alors, l'Indien sauvé leva le bras et murmura quelques paroles. Whamô les traduisit :

« Là-bas, s'ouvrent les Bouches des Cavernes !... »

Le cœur battit aux explorateurs, de curiosité intense. Dans la brume légère, des roches ressemblaient à un troupeau de buffles colosses à l'abreuvoir. Puis la rivière apparut comme un grand lac, dilatée en cirque autour d'une chaîne rocheuse. D'ailleurs, le bateau approchait vite, bientôt atteignit les premières collines.

Et le spectacle avait une magnificence sévère : la végétation s'arrêtait, de grands espaces arides s'étendaient à la rive opposée aux rocs ; des débris calcinés, des laves, des pierres vitreuses racontaient un très ancien cataclysme, une tempête plutonienne :

« C'est bien la terre mystérieuse ! fit Alglave... la terre des belles et ténébreuses légendes ! »

Un nouveau geste de l'Indien l'arrêta ; et ils aperçurent, dans une des plus hautes roches, un prodigieux portail, le péristyle d'un temple de géants : « C'est ici ! » fit Whamô.

Dans l'immense ouverture, on voyait se déverser la rivière, et l'on pouvait apercevoir je ne sais quelles colonnades, quelles voûtes profondes où le soleil levant pénétrait obliquement. Véraguez et Alglave contemplèrent ce spectacle avec un respect

mystique : « Voyez ! dit le dernier... l'eau entre lente... et Whamô, comme le cacique, dit qu'elle est profonde ! Nous risquons peu d'y pénétrer, quitte à renoncer plus tard à l'entreprise... »

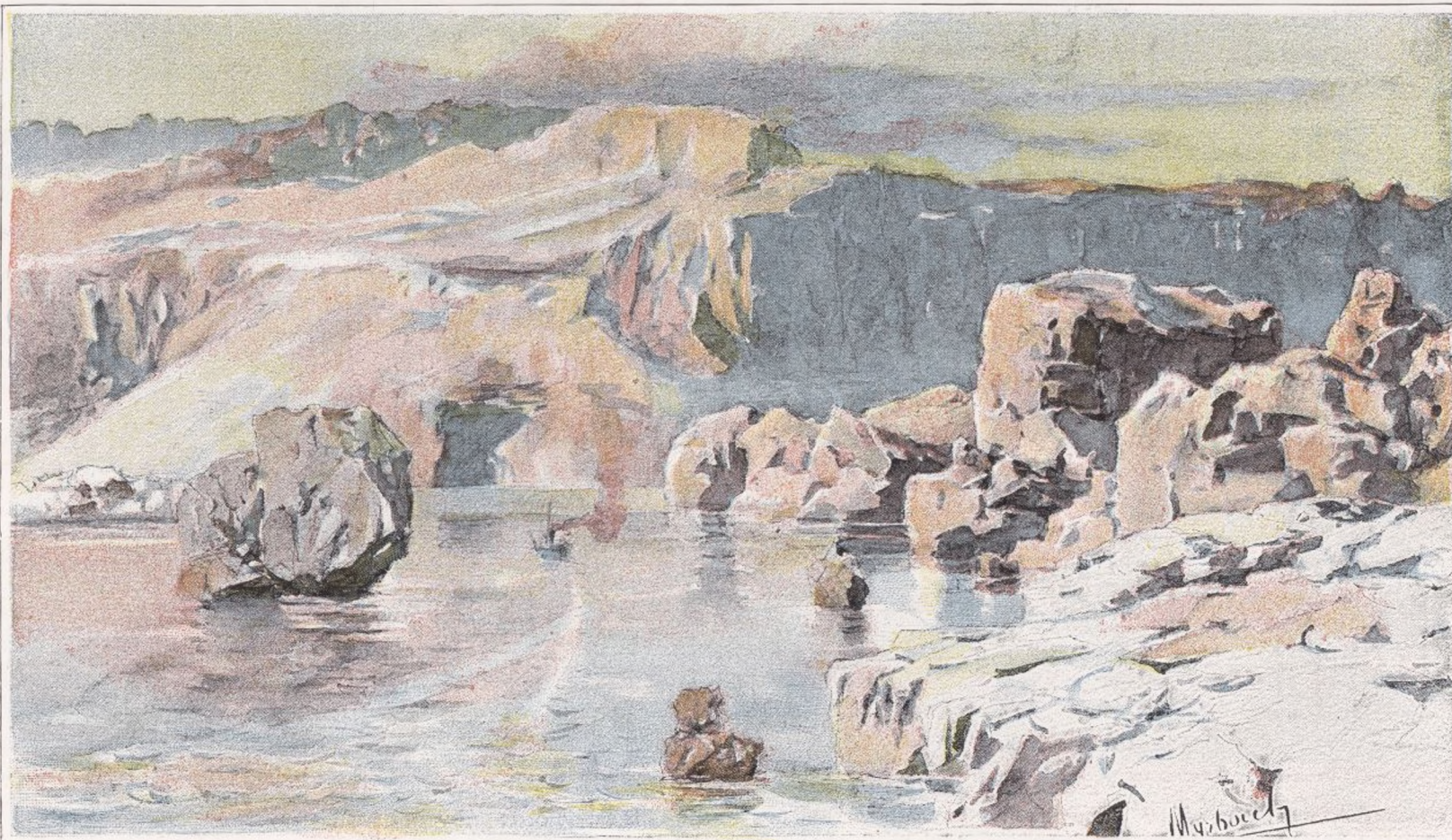
— Allons ! répondit Véraguez... puisque, du reste, Fugère a comme nous consenti à en courir le risque ! »

Déjà le soleil dissipait les voiles pâles de la brume. Les rocs se dessinèrent avec une sombre puissance, une aridité majestueuse, et les plaines de l'autre rive, avec leurs antiques épaves

désolées, après, éblouissantes, étaient comme ces contrées maudites où les Religions virent le souvenir des colères divines.

Lentement, le bateau vira vers la Caverne.

Effectivement le courant souterrain était tranquille et profond. D'abord, le fanal éclaira des bords uniformes, des stalactites pâles, des rocs grisâtres parsemés parfois d'éclatantes paillettes de cristaux ou de métal. Il y régnait la nuit infinie. Les rais électriques tremblaient sur de troublantes pénombres, quelque



chose de confusément, de fantastiquement vivant semblait ramper sur les parois humides, ramper avec une lenteur et une patience végétale. L'eau était extrêmement noire, et réfléchissait avec indécision les formes furtives découpées par le fanal.

Sous la voûte haute, dans l'odeur froide de citerne, dans l'air immobile et saturé de vapeurs, l'âme des explorateurs était pénétrée d'une grande et haute mélancolie, d'un auguste sentiment d'inconnu — et d'une appréhension invincible, indécis pressentiment qui, par intervalles, rendait leurs poitrines lourdes, contractées.

Après deux heures de voyage, le paysage — si ces fantômes de rives entr'aperçus à la lueur roide du fanal, peuvent s'appeler ainsi — le paysage se transforma.

Les rives, d'abord fort étroites, s'élargirent. Une très pâle, très frêle végétation filamenteuse apparut, espèce de lichen barbu et de mousses filiformes, et dessina des jardins d'argent mat, des fourrés de filigranes couleur de chanvres, des pâturages blancs. De ci de là, s'enfuyaient, hors du cône de lumière, des bêtes pâles aussi, des marsupiaux couleur de cinéraire maritime, des rongeurs géants, des oiseaux nocturnes, aux ailes cotonneuses, et quelques grands insectes, comme saupoudrés de craie.

En même temps la température s'élevait : de douze degrés montait lentement à vingt, à vingt-cinq, à trente :

« Ferons-nous une descente ? demanda Véraguez.

— Ce n'est pas mon avis ! Je pense que nous devons d'abord pousser la reconnaissance aussi loin que possible... noter les grandes lignes de ce merveilleux terroir... plus tard, fallût-il une série d'expéditions, nous procéderons à des études de détail ! »

Bientôt, Fugère, malgré sa blessure, monta près de ses amis, et des heures durant, ils restèrent admirer la miraculeuse contrée souterraine. Elle s'agrandit, elle se développa. La végétation, toujours pâle, devint plus forte. Des fougères chlorotiques, presque des forêts, élevèrent d'élégantes frondaisons sur les rives, des rongeurs gigantesques se montrèrent, à formes de rats, de rats grands comme des léopards qui ne fuyaient pas lorsque la lumière du fanal les atteignait au loin. Il fallait le rapprochement, les rais intenses, durs comme des métaux, pour les décider à la retraite. Les marsupiaux semblaient plus rares, les rapaces nocturnes aussi. En revanche, des variétés de plus en plus curieuses de chauves-souris, volaient en tremblotant au-dessus des fougères, à la poursuite des insectes, et rien n'était curieux comme de voir, aussi blanches que l'hermine, ces bêtes que l'homme ne connaît que sous des couleurs sombres : roux, fauve, brun. Assez petites d'abord, elles grandissaient, atteignaient la taille des vampires dans les grands bois brésiliens. La température ne montait plus ;

elle s'était arrêtée à trente-deux degrés — et dans l'air peu renouvelé, cette chaleur ne laissait pas que d'être accablante.

Après le dîner (le crépuscule devait venir aux contrées du dehors) Whamô annonça, au nom de son compagnon, que jamais les tribus de sa race n'avaient été aussi loin sous la terre, et qu'il abandonnait forcément tout rôle de guide. Il fit allusion aussi à une légende « que la rivière croulait dans un abîme, où il y avait des pays plus mystérieux encore que ceux où l'on passait ».

« C'est bien ! fit Alglave... Moi, je propose de continuer... »

— Jusqu'au bout ! fit le blessé !

— Jusqu'au bout ! » répéta Véraguez.

Et véritablement, âme de poète ou âme de savant au monde n'eussent pu résister à l'attraction féérique de ces pays de l'ombre, à ces promesses de sensations et de connaissances extraordinaires. Maintenant c'était une perspective immense : à la rive gauche des déclivités abruptes, une farouche succession de rocs caverneux, durs granits rouges, basaltes creusés d'escaliers de cyclopes, cimes surplombantes et comme prêtes à crouler, je ne sais quelle nécropole percée de boyaux, de longs corridors qui se perdaient dans les entrailles de la terre. À droite, une véritable plaine, une forêt de fougères, entrecoupée de fantomatiques champignons hauts comme des arbres, formant des clairières argentées, d'un aspect saisissant, où la faune des rongeurs s'augmentait de lémmings albinos tristement perchés dont parfois on entendait la plainte douce, où des hiboux blancs comme des cygnes alternaient avec des vampires livides et grands comme des aigles : « Merveille ! Merveille ! » chuchotait Alglave, en écrivant ses notes.

Et même les hommes d'équipage restaient stupéfaits d'admiration et de terreur superstitieuse.

Tout à coup, un miracle s'ajouta à ces miracles.

C'était là-bas, au loin, le lever d'une lueur violette qui semblait s'épancher comme une aurore, encore qu'on ne vit aucune cause à son origine. Elle vint rapide, teignit de féerie les plaines pâles, les plantes et les animaux, se posa sur la rive rocheuse dans un enchantement indéfini de toutes les nuances du violet.

Foncée d'abord, elle s'éclaircit, elle eut bientôt la douceur de rayons de lune qui transparaitraient à travers des vitraux finement teints d'indigo. À mesure, des bêtes s'enfuirent, d'autres se levèrent et les chauves-souris, les vampires blancs, se mêlèrent de gros chéiroptères couleur de plomb.

Désormais, la vue s'étendit aux limites de l'horizon souterrain, à près d'un kilomètre de perspective. Une beauté captivante émanait des prés de lichen neigeux, des pénombres ouvertes mystérieusement, des clairières de champignons rangés en colon-

nades hautes comme les vieux saules chauves sur le bord des viviers. Le pâle, partout le pâle! Le pâle plein de vie silencieuse, le pâle émergé dans la douceur alternée des ténèbres et d'une lumière lunaire, le pâle surnaturel contant un roman de prodiges, de luttres patientes loin du soleil, le pâle conservant les formes de faune et de flore qui jadis vivaient dans l'orgueil des couleurs!...

« Cette fois, débarquons-nous? demanda Fugère... »

— Avançons encore! dit fiévreusement Alglave... je crois que des surprises plus grandes nous sont réservées... »

Cependant, les deux Indiens tendaient leurs oreilles fines de sauvages et montraient un peu d'inquiétude.

« Qu'entendez-vous? demanda Véraguez... »

— Nous entendons des eaux qui roulent! » répondit Whamô.

Alglave, dont l'oreille valait presque celle d'un Indien, écouta. Bientôt, il lui parut entendre un bruit de mascaret.

« Attention! fit-il... je crois que la légende aura raison une fois de plus et que nous allons atteindre l'abîme... Qu'on ralentisse la marche! » cria-t-il au mécanicien.

Émus, les explorateurs surveillèrent attentivement le courant, dardant le fanal dont les rais éclairaient mieux que la lueur mystérieuse. Deux heures s'écoulèrent ainsi.

Le bruit approcha. Bientôt tous distinguèrent nettement une chute de cataracte: « Stop! cria Alglave... Et jetons l'ancre. »

— Et cette fois, descendons! » ajouta Véraguez...

Après quelques minutes, le bateau fut à l'ancre, puis solidement amarré au rivage, du côté de la plaine. Des douze hommes d'équipage et de service, six furent désignés (ainsi que les deux Indiens), pour accompagner les explorateurs; les six autres durent rester avec Fugère qui ne se sentit pas la force de suivre ses compagnons. Bien équipés, munis de lanternes électriques à accumulateurs, Alglave, Véraguez et leur escorte se mirent en route.

La terre était molle, légèrement humide. Le frôlement des conifères et des fougères livides causait une appréhension légère aux plus courageux. Comme la petite troupe débouchait dans un espace découvert il apparut quatre ou cinq de ces rongeurs dont les colossales proportions avaient tant surpris les voyageurs. De leurs yeux rougeâtres, ils fixèrent les hommes — et ils ne reculaient point, maîtres de ces domaines, dont ils devaient être les tigres et les lions. — Ils hésitaient pourtant, ne semblaient pas vouloir prendre l'offensive, surpris de voir ces bipèdes énormes.

En ce moment, un des hommes de l'escorte épaula sa carabine. Alglave la rabattit: « Gardez-vous de tirer sans nos ordres! fit-il d'une voix autoritaire... Si personne n'avait tiré sur les jaguars, ils ne nous auraient pas attaqué cette nuit... et nous n'aurions pas la douleur de voir blessé notre compagnon... Si vous attaquez ces rongeurs, presque certainement ils fonceront sur nous... et avec des congénères cachés que la bataille attirera... »

Il s'était arrêté, il regardait ces bêtes étranges:

« Ils ont je ne sais quelle ressemblance avec de grands pécaris... Vous connaissez la solidarité de ces animaux... ils se font massacrer jusqu'au dernier dès que l'on touche à l'un des leurs

plutôt que de laisser échapper l'agresseur... Ceux-ci ont l'air formidablement endentés!... Tenez, ils se multiplient!... »

Effectivement, trois ou quatre autres rongeurs s'étaient joints à la troupe — et vraiment ils se profilaient redoutables — de la taille de sangliers, les mâchoires solides, les dents aiguës:

« Cependant, ils ne paraissent pas décidés à l'attaque! »

— Presque certainement ils nous laisseront tranquilles! reprit Alglave... Nous les étonnons trop... Mais c'est à charge de réciprocité... En route!... »

Les rongeurs, indécis, les laissèrent aller. Des marsupiaux détalèrent; des guêpes de tulle effleurèrent les visages — les chauves-souris approchaient parfois, et suivaient, comme curieuses.

« Ce qui m'étonne le plus, fit Véraguez... ce ne sont pas les bêtes... c'est que ces grandes fougères aient pu se maintenir! »

— Oui, c'est inouï!... un naturaliste ne l'admettrait pas... pas plus qu'un physicien cette lueur!... Ne pourrait-on supposer que jadis la lumière fut plus forte — quelle que soit son origine — et que la végétation s'adapta, en une décroissance infiniment lente, à travers les millénaires... utilisa des rayons qu'elle n'utilise guère à la surface!... Ceci, joint à la température constante, peut-être à des états magnétiques... peut-être... mais à quoi bon de chimériques raisons, lorsque voici la réalité!... »

Le bruit de cataracte avait augmenté. Au bout d'une heure la rumeur en devint assourdissante: « Nous approchons! »

Tout à coup, Whamô et l'autre indien, qui marchaient assez loin devant, s'arrêtèrent.

Une répercussion de foudre ébranlait les voûtes. Les animaux étaient plus rares. Et le courant était calme. Il coulait dans un évasement, un lit très large, sur une pente ralentie. Toute la fureur torrentueuse était là-bas, à la chute, décelée à l'oreille mais non à l'œil. Cependant Whamô avait levé les bras, criait, mais sa voix se perdait dans le vacarme comme un vol d'insectes dans le vent.

Véraguez et Alglave se hâtèrent, puis, immobiles, béants, vertigineux, ils regardèrent le gouffre!

Le gouffre incommensurable! D'abord les nappes furieuses, la bataille des eaux resplendissantes comme les cimes d'un Himalaya, retentissantes comme un troupeau d'orages, avec des grâces de dentelles et

des pesanteurs de granit — et toute une pluie pâle qui bondissait au-dessus du Niagara souterrain. Sur quatre assises coulaient ces légions de torrents: quatre marches d'un escalier, dont chacun avait quinze mètres de haut. Et, du haut en bas, le ruissellement, le bondissement, les ruptures, les îlots des rocs, les rencontres obliques, les jeux infinis de la lumière symbolisaient la force violente, la force irrésistible, la fureur inconsciente de l'élément avec mille délicatesses imprévues... Et pourtant, ce n'est pas la cataracte qui dominait le plus l'imagination.

Plus grandiose et plus inimaginable était l'entour — ce gouffre pâle qui était une contrée pâle. Sous les voûtes restées à la même hauteur, c'était, en bas, une terre immense. La vie y apparaissait dans une splendeur surabondante; grandes étendues sylvestres, plaines moussues, marsupiaux et rongeurs géants, mais surtout une quantité extraordinaire de chéiroptères — et cette fois d'une taille absolument imprévue, aussi puissants que les plus puissants



condors des Andes. Oh ! ces chauves-souris géantes, leurs grands envols sur la cataracte, leurs planements sur les plaines ! Toute la grâce de l'oiseau était en elles avec quelque chose de plus, une intelligence de mouvements marquant une race supérieure.

« Ce sont les rois de cette création, pensa Alglave. L'essai de la Nature de faire — qui sait ! — un homme volant.

Et la ressemblance étrange de la chauve-souris et de la texture humaine, qui l'avait souvent frappé, lui revint à la mémoire. Mais la voix de son compagnon lui cria dans l'oreille :

« Avancions ! Avancions !... — Oui... C'est cela... Avancions !... »

Ce n'était pas difficile. A côté de la cataracte, une pente montait, très accessible — et que la petite troupe se mit à descendre.



Ils avaient commencé à peine que des troupes nombreuses de vampires arrivèrent vers eux puis, planants, semblèrent les observer. Ils continuèrent d'avancer — et les bêtes avec eux. Au-dessus de leur tête, devant eux, à l'arrière, c'était un grouillement d'ailes, une inquiétante animalité curieuse, peut-être hostile.

Arrivés en bas, Alglave et Vêraguez s'arrêtèrent.

Les chauves-souris continuèrent d'arriver, il y en eut bientôt plusieurs mille. Beaucoup se posaient sur des anfractuosités, sur des fougères. Et partout, les autres animaux leur faisaient place, avec une manière de respect, comme à la race victorieuse.

« Que faire ! hurla Vêraguez... — Avancer encore ! »

Et ils avancèrent. Pendant une heure, ils suivirent le cours de la rivière, sans que le pays variât beaucoup, sans qu'aucun animal essayât de leur barrer la route, mais toujours suivis, quoique beaucoup moins, de la curiosité des vampires. L'étonnement se taisait en eux, seul demeurait le désir d'aller, d'aller toujours, la dévorante curiosité des savants. Vêraguez finit par dire :

« Fugère nous attend !... »

— Eh bien ! répliqua Alglave... envoyons un, deux messagers... et pour nous, mangeons, et continuons encore plusieurs heures... Nous ne quitterons pas le bord de la rivière... et, si la lumière s'éteint, nous avons nos lanternes ! »

Et les messagers envoyés, le repos pris — opiniâtrement, ils se remirent en marche !

Des symptômes de fatigue se manifestèrent chez les compagnons d'Alglave, sauf chez celui-ci et chez les deux Indiens. Vêraguez demanda même à prendre un moment de repos.

Comme ils s'arrêtaient, ils remarquèrent pour la troisième fois, à travers une clairière de champignons, des chauves-souris qui s'abattaient sur des marsupiaux et des rongeurs, puis demeu-

raient attachées aux flancs de ces bêtes, sans que celles-ci opposassent de résistance : « Vêraguez ! dit Alglave... regarde !... Cela ne te paraît-il pas bizarre... Ces vampires se nourrissent du sang des quadrupèdes... et ceux-ci s'y soumettent docilement... »

— Oui, répondit Vêraguez d'un ton lourd, les mâchoires lentes... c'est surprenant...

— Eh bien ! j'ai idée que ces bêtes sont *domestiquées* par les chéiroptères... que ces immenses chauves-souris sont d'intelligence supérieure et savent dompter le reste de la faune... Certes ! elles ne prennent que la ration de sang que chaque bête peut donner, comme nous prenons le lait des vaches... comme telles fourmis prennent la sécrétion douce de cirons domestiques...

— Certainement ! »

Le ton de Vêraguez l'étonna, puis l'attitude de deux des hommes d'escorte qui semblaient lutter contre le sommeil.

« Qu'avez-vous ? s'écria-t-il... »

— J'ai sommeil, » répondit pesamment Vêraguez.

Et il s'accroupit comme les deux hommes.

Alglave, inquiet, regarda autour de lui. *Il lui sembla que la lumière diminuait*, qu'une brume descendait sur les clairières, sur les eaux. Lui-même se sentit les paupières lourdes.

« Qu'y a-t-il donc ? C'est étrange ! »

Et, voyant son ami s'étaler : « Vêraguez ! Levez-vous donc ! »

Vêraguez dormait ! Deux des hommes dormaient aussi ; et les autres, et Whamô même luttèrent péniblement contre la torpeur. Seul l'Indien sauvé résistait, échangeait un regard inquiet avec Alglave qui répétait : « Quoi ? Quoi ? » avec une angoisse grandissante. Il eut épouvante à l'idée que le mal mystérieux pouvait être mortel : un poison subtil, un gaz asphyxiant. Secouant encore son compagnon : « Vêraguez ! Du courage, mon ami ! »

L'autre resta inerte ; bientôt Whamô et les autres durent s'étendre, succombèrent à leur tour : « Mais c'est affreux !... La

mort peut-être... la mort inutile, lâche... Sans avoir pu savoir... »

Car au fond de son trouble, la curiosité acharnée du savant demeurait encore, le regret immense d'un trésor de science qui se perdrait si leur expédition succombait.

En ce moment, il se sentit toucher le bras. C'était l'Indien, qui l'entraînait, lui montrant une espèce de tertre. Machinalement, Alglave suivit. Son angoisse se fondait dans la torpeur ; il arriva péniblement sur le tertre et là, en une minute, il reprit sa lucidité :

« Merci ! Merci ! » fit-il en secouant la main du sauvage.

Celui-ci lui fit signe d'attendre ; et, redescendant vite, il courut vers le groupe des dormeurs.

Bientôt Alglave le vit revenir trainant un corps, celui de Véraguez, péniblement. Il s'élança à l'aide, et ils parvinrent à remorquer l'explorateur jusqu'au bout du tertre. Alors seulement Alglave réfléchit sur le sens intelligent des actes de l'Indien :

« Habitant des cavernes... il a dû, par analogie, comparer ce



qui nous arrive avec les asphyxies par l'acide carbonique... »

Successivement, en prenant les repos nécessaires à dissiper l'étourdissement qui suivait chaque course, Alglave et l'Indien remorquèrent tous leurs compagnons sur le tertre. Mais, chose singulière, quoique leur respiration fût normale, leur pouls régulier, aucun des dormeurs ne s'éveilla malgré cris ni secousses : « Ce n'est donc pas l'acide carbonique ? » pensa Alglave.

Lui-même, debout au haut du tertre, ne se sentait plus d'engourdissement ; son compagnon montrait la même endurance. Triste, il regardait le paysage. Il constata d'instinct que sa conjecture sur les vampires semblait juste : partout ils s'abattaient sur les quadrupèdes, ils leur suçaient le sang, avec une tranquillité de possesseurs usant de droits incontestés : « Mais pourquoi les bêtes résistent-elles à ce sommeil qui nous a vaincus ! »

Comme il se posait cette question, il observa que précisément certaines bêtes se préparaient au repos. Partout des rongeurs, des marsupiaux se couchaient sur les lichens et les mousses.

Et de nouveau, Alglave s'aperçut que la lumière diminuait !

Est-ce que les ténèbres allaient descendre ? Fallait-il y voir une corrélation avec le sommeil ? Mais ce matin, quand le bateau circulait dans l'ombre, on voyait fuir des bêtes à la lueur du fanal. « Mais ce n'était pas dans le même district... C'était au-dessus de la cataracte... en haut ! »

La lumière diminuait, diminuait ! Bientôt il n'y eut plus qu'une confuse pénombre spectrale où voletaient les vampires. Alors, Alglave se mit en devoir d'allumer une des lanternes électriques à accumulateur. Mais il eut beau la retourner en tous sens, presser les contacts, rien n'y fit : « Misère ! misère ! »

Son anxiété augmenta quand il eut échoué avec une deuxième lampe. Successivement, il essaya les autres — en vain !

Décidément, quelque fait électrique, corrélatif à l'extinction de la lumière, elle-même peut être d'origine électrique !

Désespérément, il recommença de secouer ses compagnons,

toujours en vain, hélas ! mais aussi sans découvrir dans leur sommeil de symptômes alarmants : le cœur, le pouls, la respiration demeuraient normaux. Et, si lui et l'Indien restaient éveillés sur le tertre, pourquoi eux ne s'éveillaient-ils pas ? Quelle singularité voulait que le sommeil *commencé, se perpétuât* ?

L'ombre croissait encore, Alglave n'apercevait plus que vaguement le sauvage debout auprès de lui. D'un geste lent et triste, un geste d'adieu fraternel, il prit la main de ce compagnon de misère dont il ne parlait pas la langue, avec qui il ne pouvait échanger aucune pensée définie : un sourire animal et résigné parut sur la large face de l'homme des cavernes, un sourire qui poigna le cœur d'Alglave : « Adieu ! Adieu ! » répéta le voyageur.

Des syllabes gutturales lui répondirent — et ils se trouvèrent dans les ténèbres pesantes, entrecoupées de la lointaine rumeur de la cataracte, les ténèbres de la mort lente ! Et dans ces ténèbres, il sentait à présent une torpeur l'envahir à son tour.

Quelles sont ces haleines douces, ces battements d'éventails qui passent dans l'ombre, ces soupirs, ces chutes mates, ouatées. Alglave y songe dans un rêve confus — car la torpeur continue à le prendre, mais infiniment lente, éteignant jusqu'à l'angoisse dans je ne sais quelle volupté de Nirvana : « Je vais mourir... Mourir ! »

Il s'étonne de n'être pas plus épouvanté. Sa main cherche autour de lui, elle rencontre une fourrure de soie, elle se retire avec un peu d'horreur. Il devine que les chéiroptères s'abattent sur ses compagnons, que tantôt ils vont s'abattre sur lui-même et se nourrir de son sang. Il veut se lever, mais sa faiblesse est extrême ; il retombe, s'affaisse dans un profond sommeil, non sans avoir senti sur sa poitrine, un poids mou, tiède, une palpitation de bête qui fait sans peine sa proie du Roi de la Création.

Du temps coula, indéterminé, des heures d'ombre. Les hommes, sur le tertre, demeurent immobiles, morts ou assoupis. Et

voilà, pourtant, qu'un d'entre eux soupire, se dresse, avec un murmure. Quelques minutes celui-là piétina, secoua les autres en criant des choses rauques, profondes, mais sans éveiller personne. Ses pas retentissent sur le tertre, s'éloignent dans la nuit effroyable, se confondent bientôt avec l'éternel bruissement de la cataracte.

Des heures encore dans le vaste assoupissement des cavernes. Depuis longtemps les vampires mêmes sont endormis. La mort règne dans l'immanence! Éternellement, ce semble, vont se perpétuer les ténèbres... Mais voici une rumeur légère, des pas graciles, des cris légers, des rongements, des broutements.

Cela dure une, deux, peut-être trois heures.

Puis une lueur faible d'abord comme une brume, puis douce comme la lune derrière une triple couche de nuées violettes, puis plus claire, plus belle dans ses merveilleuses nuances indigo : c'est le jour des cavernes! Ce jour trouve endormis les hommes sur le tertre, mourants peut-être, immobiles. Un vol de chéiroptères les domine, mais sans s'abattre sur eux.

Soudain en voici un qui remue, Whamô, qui s'étire, se dresse, encore tout étourdi. Il compte, il s'aperçoit que son frère indien a disparu, puis, morne, il secoue Alglave, qui remue, ouvre les yeux. Il se dresse, il regarde. Il se sent faible, mais non au point de ne pouvoir marcher. Son œil suit les vols des chéiroptères, avec une vague tendresse : « Ils ont usé mais non abusé de nous ! »

Et ses paroles se confirment par l'éveil successif des compagnons. Ils sont faibles, presque incapables de marcher. Véraguez, stupéfait, demande : « Qu'est-il donc arrivé ? »

Aux explications d'Alglave, sa surprise augmente avec la joie d'être encore en vie : « Nous sommes trop faibles pour regagner le bateau... avant d'avoir mangé... » dit-il enfin.

Tous ont au col la petite plaie par où les chauves-souris géantes ont sucé leur sang, mais il faut à tous avouer la modération des bêtes et Véraguez, comme Alglave, en éprouve une espèce de gratitude : « Il faut pourtant manger, dit un homme... et nous avons épuisé nos provisions !... »

D'un signe, il fait comprendre qu'il va tuer quelque bête :

« Gardons-nous en bien ! fait Alglave... je suis persuadé que nous le paierions de notre vie... Marchons... Si la lumière dure autant que la première fois... et je la crois périodique, nous pourrions regagner le bateau... car elle éclairait depuis longtemps déjà avant que la cataracte nous eût forcés de débarquer !... Mais où donc est l'homme de ta race ? demanda-t-il à Whamô.

— Parti ! il est allé chercher du secours... j'en suis sûr !

— Moi aussi !... Eh bien, en route ! »

Les premières heures, quoique la petite troupe fût bien débile, tout alla bien. L'avance était un peu lente, à la vérité, mais on ne perdait pas de temps. Stimulés par la crainte, tous donnaient leur maximum d'effort. A la longue, cependant, une lassitude extrême se manifesta même chez les plus vigoureux. Et surtout ils sentirent le besoin de réparer leurs forces, de regagner le sang sucé par les vampires. Alglave et Véraguez opposèrent une grande énergie à toutes les plaintes, stimulant leurs hommes autant par l'exemple que par la parole. Il fallut pourtant se résigner à commander une halte : « Monsieur ! fit alors un des plus affamés... je vous en prie... laissez-nous tuer un animal quelconque... »

Alglave voulut s'y refuser. Véraguez intervint :

« Voyons, mon ami... Sinon un rongeur... du moins que nous abattions un marsupial... »

Devant les faces suppliantes, Alglave finit par céder.

« Soit ! Mais je n'endosse aucune responsabilité... »

Aussi quatre hommes se dirigèrent vers un épais massif de fougères, la carabine prête, et s'y embusquèrent. Deux minutes se

passèrent, solennelles, puis un coup de feu retentit. L'écho s'en répercuta, sinistre, et presque en même temps une pluie de pierres, de pierrailles, tomba avec fracas. On entendit un cri de douleur et, quand la poussière se fût dissipée, on releva un des quatre hommes de l'embuscade : il avait un bras cassé. Quant au marsupial visé, il n'avait pas été atteint, il fuyait, avec d'autres bêtes, non à cause du coup de fusil, mais à cause de la chute des pierres : « Tirez-vous encore ? » demanda Alglave à ses hommes.

Tous baissèrent la tête, humiliés, tandis que Véraguez examinait le bras du blessé. Après une vingtaine de minutes de repos la marche fut reprise. Les malheureux se traînaient, démoralisés, pleins d'horreur pour cette contrée souterraine qui ne semblait plus (hélas ! à Alglave même) qu'une nécropole incommensurable d'où l'on ne sortirait jamais ! Un incident compliqua le désastre : l'homme au bras cassé, qui retardait continuellement sur les autres, poussa un soupir de détresse, s'accrocha à l'un de ses camarades et s'évanouit. Il fallut s'arrêter encore, essayer de ranimer le pauvre diable. Un autre alors, s'étendant sur le sol, déclara qu'il préférerait mourir là plutôt que de continuer une marche inutile. Au reste, en examinant l'ensemble de la petite caravane, il était évident qu'on ne pouvait guère avancer bien longtemps :

« C'est la fin ! pensa avec découragement Alglave... Nous n'avons échappé au sommeil que pour périr d'inanition !... »

Sa tête bourdonnait, sa vue était lente et faible, il ne se sentait pas beaucoup plus valide que les autres. Il rêva de capturer quelque bête sans user d'armes à feu, puis il rejeta cette idée en constatant l'incertitude de sa démarche et de ses mouvements :

« Eh bien soit !... le sort en est jeté !... »

Il s'assit, lugubre. Dans son cerveau enfiévré repassa la vision d'une grandiose étude, d'une merveilleuse relation sur la « Contrée des Cavernes », puis il ferma les yeux avec résignation.

Un cri aigu l'éveilla. Il vit Whamô debout qui faisait des signes, puis, au loin, des silhouettes humaines qui s'avançaient : « L'homme de nos tribus !... Il revient avec du secours ! »

Alglave distingua bientôt nettement l'Indien sauvé avec trois hommes d'équipage. Poussant un hurrah formidable, ils s'élançaient !... C'était le salut, c'était la vie : des provisions, des cordiaux, de l'espérance !... Cinq heures après tous rejoignaient le bateau — et le souvenir des merveilles dominait celui des mortelles angoisses.

Trois mois plus tard, le bateau sillait de nouveau sur l'immense rivière — cette fois vers l'aval.

Alglave, Véraguez, Fugère se tenaient à la proue, au crépuscule, à l'heure des souvenirs. Ils causaient de l'expédition miraculeuse menée à bonne fin, des luttes où ils avaient appris à explorer les contrées souterraines, à surmonter ou à tourner les obstacles. Fugère, de ci, de là, relisait des notes, les annales du fantastique voyage — et un orgueil doux et fort les rendait rêveurs. Après d'eux se tenaient les Indiens auxquels ils devaient tant de précieux services et qui étaient devenus des amis, attachés à leur bonne comme à leur mauvaise fortune.

La nuit vint, une nuit lunaire comme celle où ils avaient rencontré les jaguars.

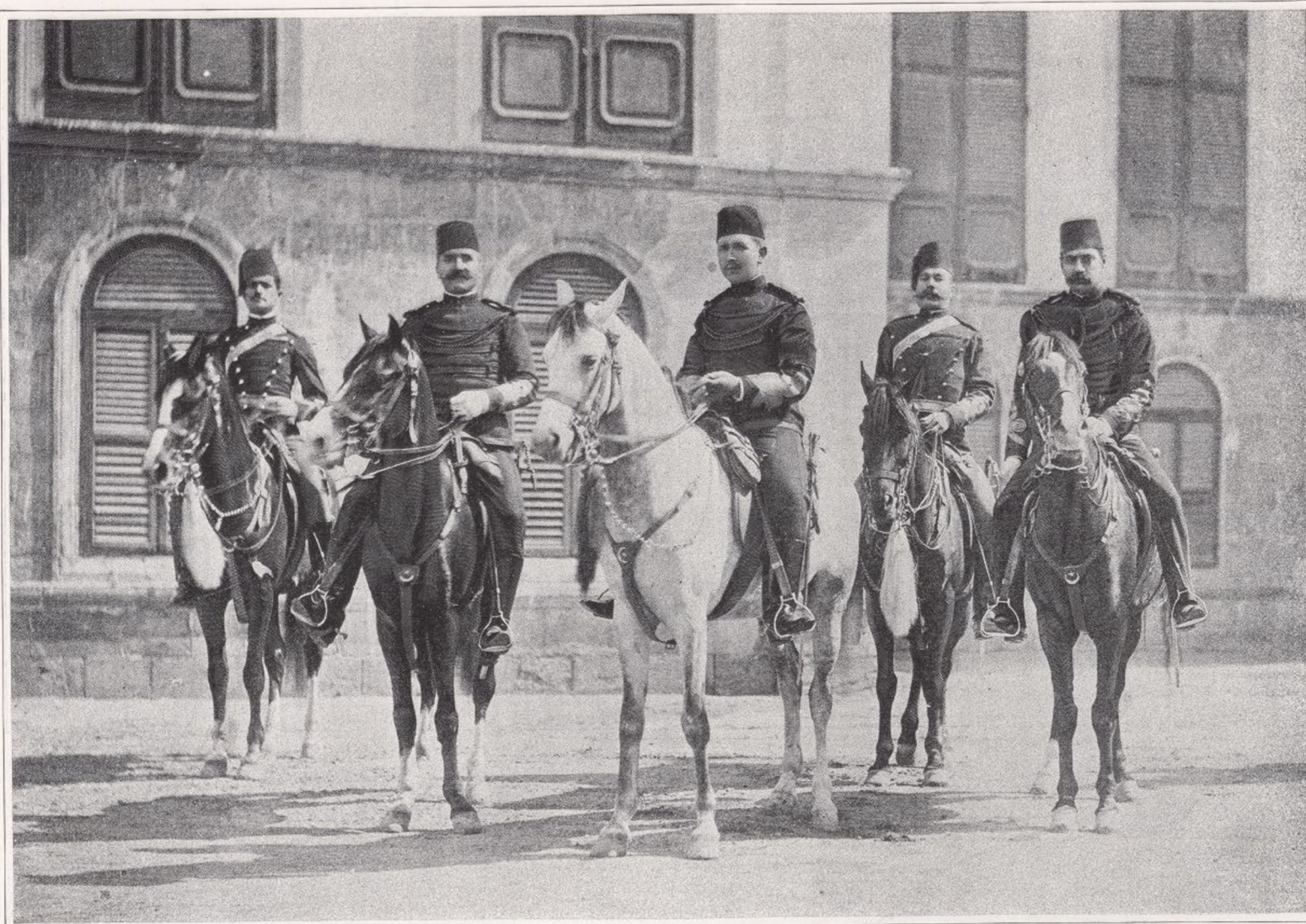
Et c'était toujours « la vie féconde et monstrueuse, la guerre éternelle, les conjonctions furtives de l'amour, l'embuscade carnivore, la poursuite, la terreur, le génie de l'attaque et de la défense dans une formidable liberté, le même besoin des faibles et des forts, la Faim : la pâture ou la proie ! »

Et la lueur lunaire s'épandait avec une divine beauté dans le tiède éther, sur les forêts libres et sur les eaux immenses.

J.-H. ROSNY.

(Illustrations de F. de Myrbach.)



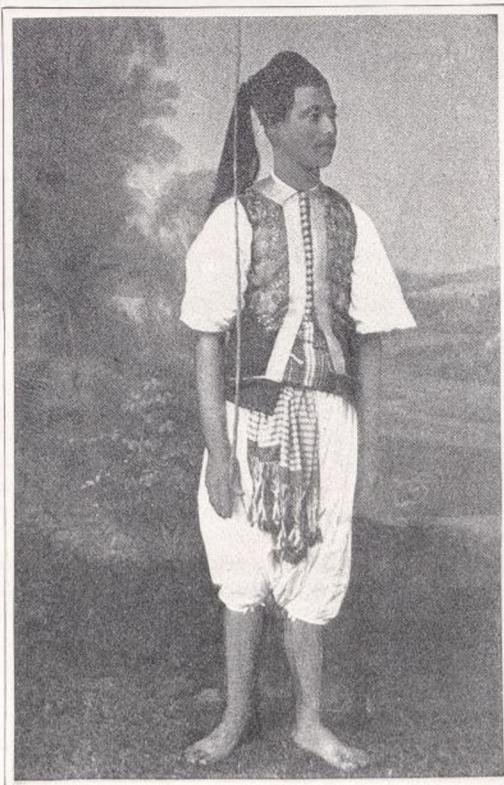


S. A. LE KHÉDIVE.

Les Rois chez eux ABBAS-HELMİ PACHA, KHÉDIVE D'ÉGYPTE

PAR ÉDOUARD TROPLONG

L'ÉGYPTE! Quel monde de souvenirs historiques et de légendes mystérieuses; quel entassement de souffrances humaines et d'innombrables voluptés le nom de ce pays ne réveille-t-il pas en notre mémoire! Notre intelligence à courte vue qui ne peut embrasser pour la Terre qu'un cycle de six mille ans d'existence est éblouie par l'antiquité dix mille fois séculaire de la civilisation Égyptienne et n'ose y ajouter foi. Cependant il est incontestable que les dolmens trouvés sous le Nil remontent à la fin de la période tertiaire, peut-être à cent mille ans; que le temple de granit rose de Ghizeh est éclairé depuis douze mille années par les rayons du soleil Lybien; que les Pyramides du Caire ont été construites à l'époque où la Genèse place la naissance d'Adam; que les obélisques arrachés au sol natal et transplantés à Rome, à Londres et à Paris ont été taillés depuis quarante siècles dans la pierre des carrières d'Assouan. Quant aux dynasties royales,



UN SAÏS DU KHÉDIVE.

elles ont chevauché les unes sur les autres, de siècle en siècle, depuis l'an 5,000 jusqu'à l'an 30 avant Jésus-Christ.

Le successeur des Pharaons, d'Alexandre-le-Grand et de Cléopâtre, le descendant des empereurs romains et des khalifes musulmans est actuellement un jeune et charmant prince de dix-neuf ans, S. A. le khédivé Abbas-Helmi Pacha. Il est monté sur le trône vice-royal en janvier 1892.

Fils de Tawfik Pacha, khédivé d'Égypte de 1879 à 1892, il est petit-fils du célèbre Ismaïl Pacha, dont le faste et la prodigalité

ont failli ruiner l'Égypte, mais dont l'esprit ouvert et éclairé a grandement contribué aux progrès de la civilisation. L'Europe doit être reconnaissante à Ismaïl Pacha d'avoir compris la nécessité du percement de l'isthme de Suez et d'avoir donné à M. de Lesseps des millions d'argent et des milliers de fellahs pour l'avancement des gigantesques travaux de cette œuvre.

Le khédivé actuel a été élevé en Autriche, au *Thérésianum* de Vienne. Il avait comme professeur M. Rouillier, dont le nom français est significatif; aussi le jeune prince parle-t-il merveilleusement notre langue.

En quittant Vienne, il demanda à l'empereur la permission d'emmener M. Rouillier au Caire, et il en fit son secrétaire particulier. On raconte que le représentant d'une puissance un peu trop encombrante a demandé, par raisons politiques, le renvoi de M. Rouillier; un congé fut accordé au secrétaire du vice-roi; mais actuellement il est revenu à son poste où il est plus que jamais honoré de la confiance et de l'affection de son royal élève.

Abbas Pacha est en ce moment-ci l'objet d'une popularité universelle auprès de tous les habitants de l'Égypte, tant Égyptiens qu'Européens. On s'accorde à lui reconnaître de rares qualités d'intelligence, et les graves événements auxquels il a été mêlé pendant la première année de son règne ont développé en lui une grande maturité. Il a toujours agi avec une extrême prudence,



S. A. LE KHÉDIVE.



LE PALAIS D'ABDIN.

cherchant à s'éclairer avant de rien entreprendre, puis s'engageant ensuite avec une indomptable résolution. Toute l'Egypte espère avoir trouvé en lui le prince qui la sauvera de l'absorption étrangère et lui maintiendra son autonomie sous le contrôle européen.



S. EX. RIAZ PACHA.

Il nous a été donné de suivre le jeune souverain dans un voyage au cœur de la Haute-Egypte ; nous l'avons accompagné jusqu'à Assiout et à Souhag (516 kilomètres du Caire) où il allait assister à l'inauguration d'un chemin de fer. Nous avons été frappés de la popularité de ce jeune homme qui, hier encore, était profondément inconnu, mais qui, aujourd'hui, représente aux yeux du pays le principe de la vie nationale et de l'autonomie arabe. Feux d'artifice, fantasias à cheval, bénédiction des imans, empressement des cheiks, concours immense de population, rien ne manquait à la fête, qu'égayaient les musiques militaires, les roulements de la *darabouk* et la mélodie expressive des chanteurs populaires.

Ah ! ces chants nationaux, sont-ils assez curieux ! quelle tristesse du cœur, quelle lassitude de la vie ils révèlent ! On dirait, à les entendre, que l'Egyptien ressent encore la meurtrissure des coups de courbach qui ont plu sur ses épaules depuis les Pharaons jusqu'à nos jours !

La vie du khédive est d'une uniformité presque absolue. Il demeure



S. EX. FAHRY PACHA.

au palais de Houbah situé entre le Caire et l'antique ville d'Héliopolis, qui doit à la victoire de Kléber un rajeunissement de renommée. Le prince se lève de grand matin, et part à huit heures pour se rendre à Abdin, palais officiel du gouvernement. Avec un courage fort rare chez un si jeune souverain, il s'occupe jusqu'à trois heures des affaires gouvernementales, reçoit ses ministres, donne des audiences. Puis il sort en voiture tantôt pour se promener à Ghezireh (le bois de Boulogne du Caire), tantôt pour visiter les écoles, inspecter les casernes, parcourir les musées, etc. Au soleil couchant, il rentre au château de Houbah et donne généralement le restant de sa soirée à la vie de famille.

Le khédive n'ayant pas de harem en raison de son jeune âge, vit avec sa mère, la princesse Amina Hanim, fille de Hanim Pacha et petite-fille d'Abbas Pacha, ancien vice-roi d'Egypte. Tout le monde s'accorde à reconnaître et à proclamer la haute intelligence de cette princesse, qui s'entend admirablement en affaires.

Abbas-Helmi Pacha aime les arts, les tableaux, la musique. Il assiste fréquemment aux représentations de



GRAND ESCALIER DU PALAIS D'ABDIN.

l'Opéra du Caire ; il sait applaudir aux bons endroits ; sa bonne figure d'éphèbe en pleine santé s'épanouit ; les climats septentrionaux qu'il a longuement habités ont pâli le bronze de ses joues d'Arabe, une légère coloration affleure à sa peau et décèle le plaisir que lui cause la musique. S'il aime les beaux arts, il leur préfère encore les beaux chevaux. Un de ses plaisirs préférés consiste à inspecter l'écurie de course qu'il a formée.

La politique du khédive consiste à vouloir l'Egypte aux Egyptiens. Certainement de graves difficultés s'opposent à la réalisation de ce plan ; mais on peut affirmer que le prince s'occupe activement du sort de tous les indigènes, et que d'immenses progrès ont été réalisés dans cet ordre d'idées.

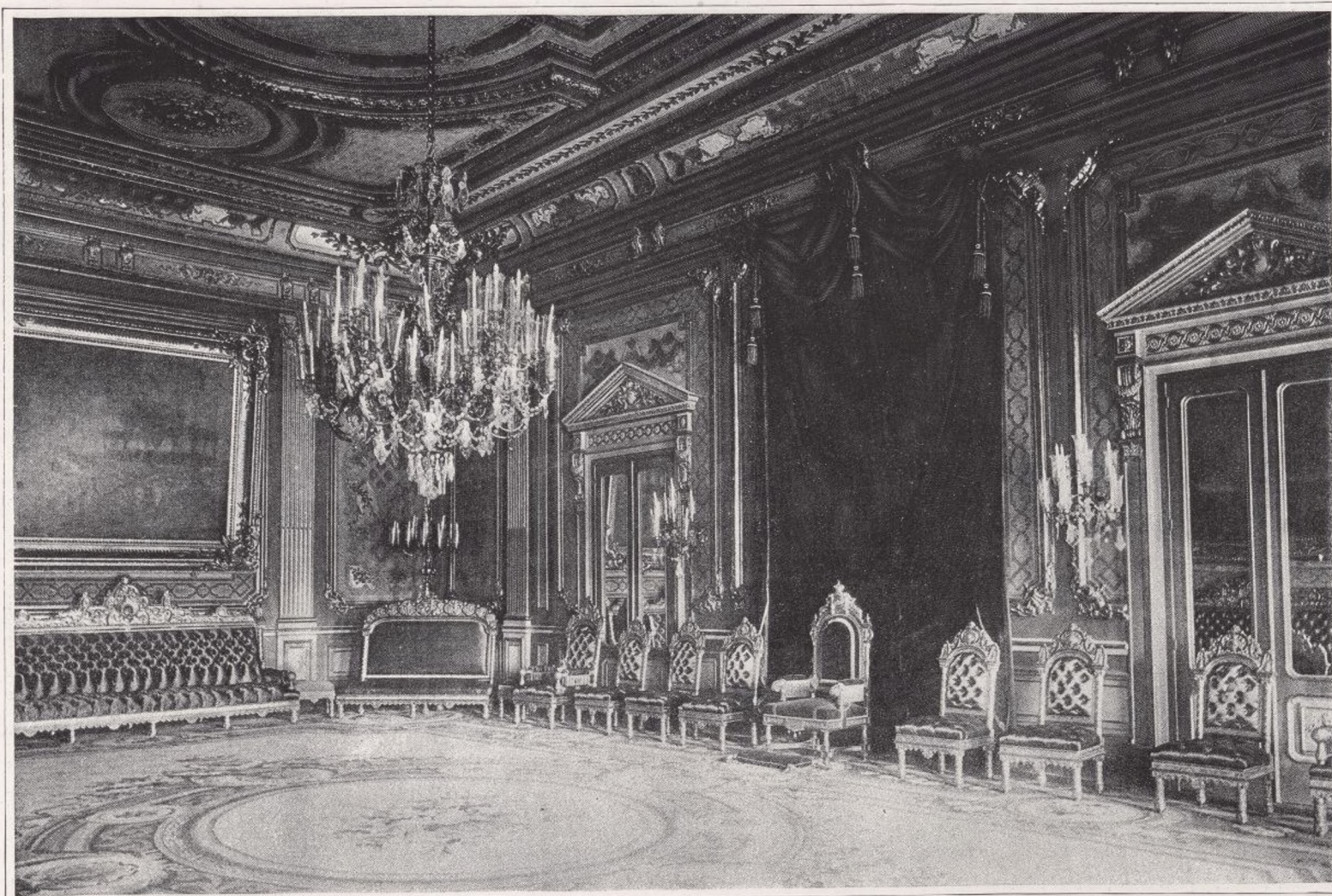
Autrefois, en effet, rien n'était triste et misérable comme le sort de l'Egyptien en général et du fellah en particulier. « Le paysan égyptien, dit Maxime du Camp, est un peu moins qu'une bête, un peu plus qu'une plante ; c'est une créature intermédiaire, corvéable à merci, bastonnable, hors le droit et la loi ; s'il donne son argent, on l'accepte ; s'il le refuse, on le lui prend ou l'on demande sa vie

en échange; c'est un serf, un ilote, un vaincu, quelque chose qui naît, vit et meurt comme un homme, mais qui n'en est pas un... c'est un être que l'on enlève sans souci à sa femme, à ses enfants, à sa maison, à son fleuve; en un mot, c'est un fellah.

Actuellement cet état lamentable des choses se modifie considérablement et tend à disparaître, grâce à l'esprit philanthropique des derniers souverains de l'Egypte, grâce surtout au courant libéral et humanitaire imprimé à l'administration égyptienne par

l'élément européen qu'elle renferme. Nous avons le droit de réclamer pour la France l'initiative de cette révolution dans les mœurs. Quant au jeune khédive, il a trouvé le courant déjà tracé, il n'a fait que le suivre et l'élargir.

Certes, cette révolution dans les mœurs est une bonne chose au point de vue moral. Lorsque le souverain et ses officiers pratiquent la justice, on peut prédire que le commerce, l'industrie et l'agriculture vont marcher à pas de géant.



LA SALLE DU TRONE AU PALAIS D'ABDIN.

C'est ce qui va se produire en Egypte. Seuls, les amateurs de vieux monuments, les fidèles de Ramsès et les amoureux de Cléopâtre n'y trouveront pas leur compte. Il ne faut pas se le dissimuler : la vieille Egypte s'en va et le côté pittoresque de ses charmes disparaît peu à peu sous les rudes attaques de la civilisation. Au pied des Pyramides, la tente du Bédouin est remplacée par une splendide hôtellerie éclairée à l'électricité; la station d'eaux thermales d'Hélouan rivalise de luxe avec nos bains de Vichy, d'Aix et de Luchon; un chemin de fer déroule son ruban le long du Nil et pénétrera en Nubie; Thèbes elle-même, la ville aux cent portes, l'antique capitale des Pharaons est devenue sous le nom de Louxor une station hivernale où les bronchiteux de toutes nations vont chercher une guérison plus sûre que celle de Cannes et de Nice. Qu'on y installe une roulette, et Monaco aura fort à faire pour surmonter la concurrence. Heureusement pour Monaco que la pudique Albion ne veut pas de la roulette à Thèbes; elle trouve ça *shoking*.

C'est donc l'Angleterre qui commande en Egypte? Oui, mille fois oui! Rien ne sert de dissimuler à nos yeux de Français que l'influence française a diminué en Egypte d'une façon progressive et constante, au profit de l'influence anglaise.

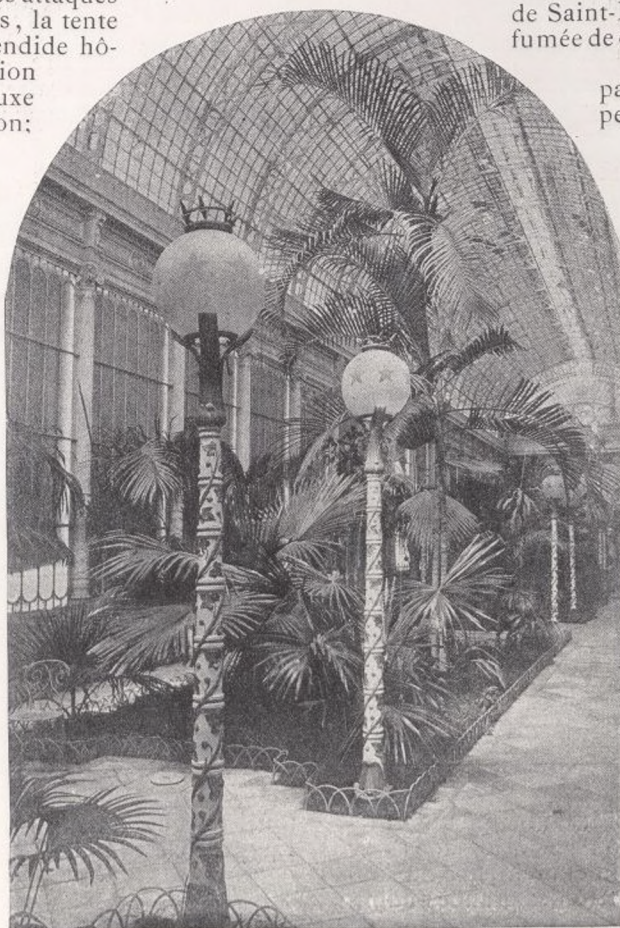
La faute en est pour bonne part à la politique timide et hésitante du gouvernement français qui a laissé bombarder Alexandrie et débarquer les régiments écossais de Sa Gracieuse Majesté. La faute en est surtout au tempérament anti-colonisateur de notre nation : le commerce français n'a pas su créer de maisons importantes en Egypte; nos émigrants n'en connaissent pas la route, pas plus que nos touristes qui s'imaginent que le monde finit aux Alpes ou aux Pyrénées; le transit commercial de Suez lui-même n'accuse que cinq pour cent de bâtiments français!

A côté de nous, l'Angleterre, l'Italie et la Grèce se ruent sur l'Egypte et refont pacifiquement les invasions des Hycksos, des Perses, des Romains et des Musulmans. Nous avons, il est vrai, pour consoler notre amour-propre, le souvenir des batailles de Mansourah, des Pyramides et d'Héliopolis, la gloire de Saint-Louis, de Bonaparte et de Kléber; mais la fumée de cette gloire s'est dissipée depuis longtemps.

Le khédive Abbas Pacha ne se contente pas de veiller sur le sort matériel de son peuple, il cherche également à rehausser le niveau intellectuel de cette nation autrefois abrutée par l'ignorance. Les écoles arabes se multiplient dans les villes et font concurrence aux nombreuses écoles françaises et anglaises fondées sur tous les points du territoire et que dirigent ici des frères de la Doctrine chrétienne, là des missionnaires catholiques, plus loin des missionnaires protestants anglais. Tout le monde connaît le fameux collège arabe d'El-Azhar, où des milliers d'élèves sont réunis sous les trois cent quatre-vingts colonnes d'une mosquée, et étudient le Coran, source de toute littérature comme de toute religion, principe de la science juridique comme de la science canonique. Groupés par escouades de vingt à trente autour du professeur, les étudiants, assis sur leurs talons, écoutent la parole du maître, l'écrivent sur des tablettes d'ardoise et la répètent plusieurs fois à haute voix, afin de l'inculquer dans leur mémoire.

Le gouvernement égyptien fait mieux encore. Pour initier certaines natures d'élite au développement intellectuel de l'Europe, il entretient en France une mission égyptienne composée de plusieurs jeunes gens qui viennent y étudier les diverses facultés de la littérature et de la science sous la surveillance et la direction de

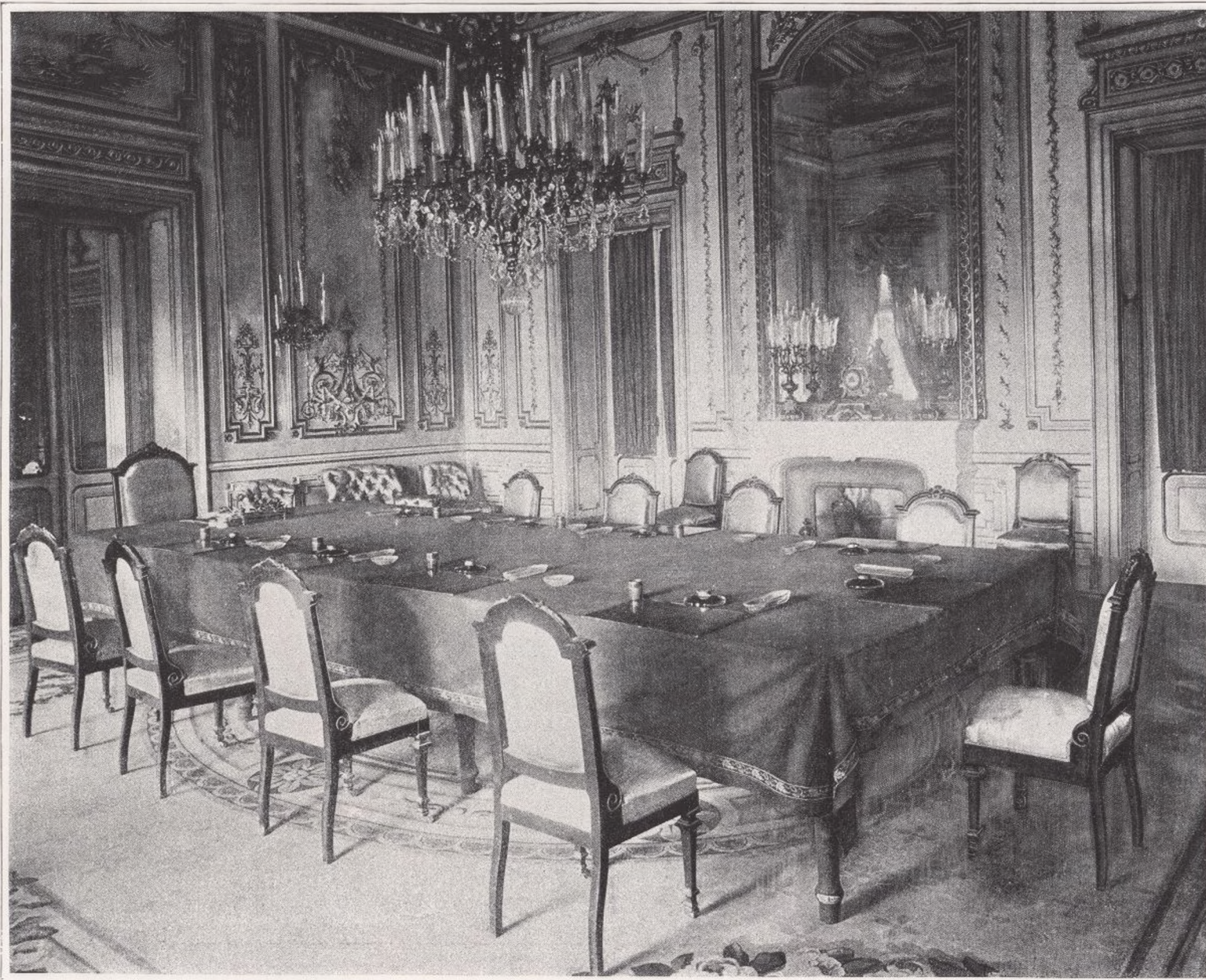
M. Mougel-Bey, fils de l'éminent directeur des barrages du Nil. Le khédive s'intéresse vivement au sort des jeunes gens qui sor-



UNE SERRE AU PALAIS D'ABDIN.

tent de la mission française et sait, au besoin, les protéger contre le mauvais vouloir des fonctionnaires anglais.

Cet article ne serait pas complet si nous ne parlions des grandes sympathies du khédive pour la France. Nous n'ignorons pas



LA SALLE DU CONSEIL DES MINISTRES.

combien il lui est difficile de les manifester, mais nous en trouvons une preuve dans le choix intelligent qu'il a su faire de ses ministres et des chefs des principales administrations.

Nommons en première ligne Riaz Pacha, ministre de l'intérieur et président du conseil, homme à idées larges et élevées, admirateur de notre civilisation qu'il cherche à infuser à dose modérée mais sûre, dans l'esprit trop souvent prévenu contre nous d'une population fanatique. (Nous donnons ici son portrait ainsi que celui de son prédécesseur, Fakhry Pacha, dont les Anglais ont imposé la démission au khédive.)

Après Riaz Pacha, nous citerons le ministre des affaires étrangères, Tigrane Pacha, rompu à la diplomatie comme les autres généraux des orientaux, et Bogos Pacha Nubar, ministre des finances, qui a pris sous d'heureux auspices son portefeuille. En effet, le dernier bilan du budget égyptien accuse un excédent de recettes de 25 millions de francs. A côté de ces hauts fonctionnaires, nous indiquerons dans l'entourage personnel du khédive, le prince Hussein, son oncle, qui jouit d'une grande et légitime influence, MM. Rouillier, de Martino Pacha, Comanos Bey et Fabricius Bey, ces deux derniers, médecin et architecte du souverain. Parmi les Français qui sont à la tête des grandes administrations, nous ne pouvons passer sous silence le nom de

M. Boutron, directeur des Domaines, qui gouverne son département avec une habileté et une honnêteté au-dessus de tout éloge et auquel l'Egypte doit l'essor de sa nouvelle fortune territoriale. Nommons encore le plus gracieux et le plus aimable des fonctionnaires : M. de Rouville, directeur de l'agence de la Compagnie de Suez au Caire.

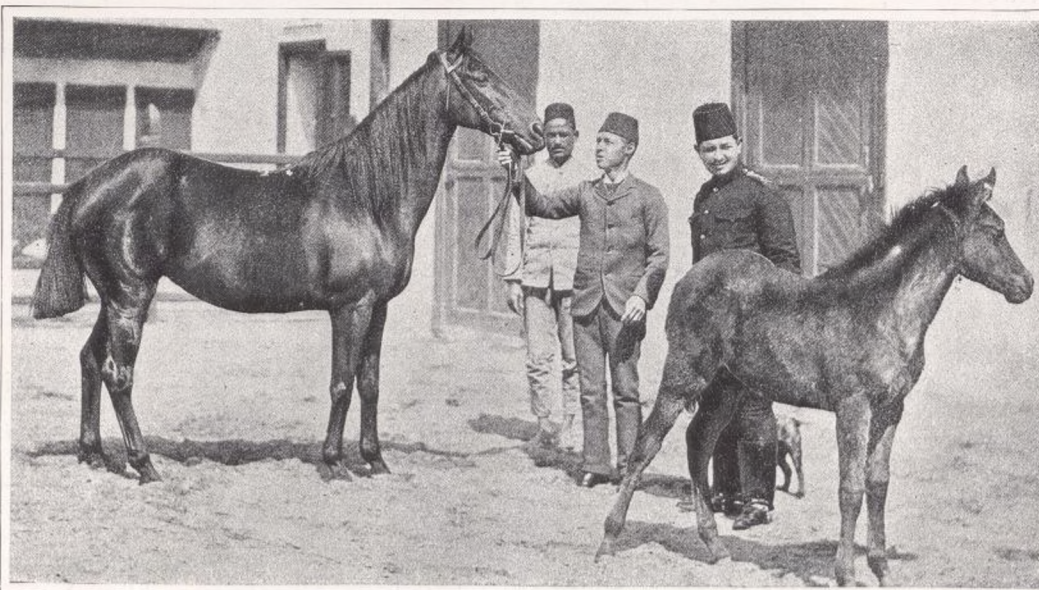
La légation française est digne d'attirer notre attention. A sa tête se trouve M. le marquis de Reverseaux. On peut affirmer que notre chargé d'affaires, par son tact et sa politique mesurée, a su conquérir le « Tout-Caire ». Il est habilement secondé dans ses travaux par MM. Boutron, Descos et Prevost, secrétaires d'ambassade.

Que le lecteur nous pardonne l'accent élogieux de cette notice sur l'Egypte. Elle a en quelque sorte été écrite dans les jardins embaumés de l'Esbekieh ; elle se ressent du charme de ce pays enchanter, de la douceur de son climat, de la sérénité de son ciel, de la tranquille majesté de son fleuve, de la douceur de sa population. Le

touriste peut en deux mots résumer l'impression de son séjour en Egypte : c'est la joie de vivre.

EDOUARD TROPLONG.

(Clichés de Heyman et de Abdullah, au Caire).



S. A. LE KHÉDIVE A SES ÉCURIES.



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction]

Copyright 1893 by Boussod, Valadon & Cie.

AU CABARET

Ayuntamiento de Madrid



DOUBLE SAUVETAGE

PAR CAMILLE DEBANS

(Première partie)

BONJOUR héroïne, bonjour miracle d'intrépidité, bonjour gloire de mes vieux ans.

— Que signifie cette litanie, mon oncle ?

— Comment ! que signifie ?... Est-ce que par hasard tu serais la seule à ignorer tes hauts faits ?

— Quoi ? il s'agit encore de cette aventure ?...

— Tu es charmante, ma parole d'honneur, avec ta modestie. Il paraît que tu as couru les plus horribles dangers.

— Oh !

— Enfin les journaux le savent, je pense, aussi bien que toi.

— Les journaux ? ils en parlent donc, à présent...

— Mais, naïade que tu es, ils ne font que ça... Ecoute, écoute bien ceci : d'abord le *Figaro* qui raconte la chose simplement. Je lis : « On nous envoie de Royan le récit d'un sauvetage point « banal, dont les péripéties se sont déroulées sous les yeux de « notre correspondant particulier. Une exquise Parisienne, ma- « dame Daubray... »

— Comment, il me nomme !

— En toutes lettres... Ah ! tu t'imagines qu'on perpètre des actions d'éclat sans que les trompettes de la renommée vous don- nent des aubades ! Je reprends... « une exquise Parisienne, ma- « dame Daubray, prenait son bain au large de Pontailac lors- « qu'elle aperçut à quelques mètres d'elle un nageur que le « courant entraînait vers les roches. Les lames assez fortes en ce « moment rejetaient vers la mer le baigneur inexpérimenté. Ma- « dame Daubray se jouait, elle, au milieu de ces périls, car elle « nage comme une sirène... »

— Oh ! oh ! la comparaison est galante.

— Oui, mais les autres journaux ne sont pas si flatteurs. Le *Temps* dit comme un poisson. Je les ai tous lus. *L'Echo* te com- pare à une anguille, le *Petit Journal* à une dorade, et le *Radical* à un marsouin.

— Marsouin !...

— C'est écrit, tiens, vois... « Tout à coup, un cri angoissé se « fit entendre. Le compagnon de bain de madame Daubray venait « de disparaître. Avec un sang-froid bien rare chez les personnes « de son sexe... »

Ici, le lecteur s'interrompt :

« C'est extraordinaire comme ces journaux s'expriment bien... »

— Voyons, mon oncle, achevez.

Bredouillant un peu, l'oncle reprit : ... avec un sang-froid... bien rare de son sexe ; nous y voilà... « Madame Daubray après « avoir plongé à plusieurs reprises ramena sur le sable le corps « inanimé du baigneur. Or, ce baigneur était également une très « jolie femme qui sans doute avait cru pouvoir suivre madame « Daubray sans se douter qu'au delà des roches, le danger est « constant. Pendant qu'on s'empressait autour de la dame arra- « chée à la mort — la charmante sauveteuse rentrait chez elle où « l'on alla lui faire une ovation. »

— Le fait est qu'ils ont été bien ennuyeux !

— T'a-t-on offert la prime ? tu sais, quinze francs pour un

mort, vingt-cinq pour un vivant. Tu as droit à vingt-cinq francs.

— Me voilà ridicule.

— Mais non, mais non, ce que tu as fait là est très bien. Et si les pouvoirs publics ont la moindre pudeur, le moindre tact, ils te décerneront une jolie médaille avec un ruban tricolore. C'est très bien porté, bien mieux que les palmes académiques.

— Sauvez donc les gens !...

— Cette madame Bonnifart est-elle jolie vraiment ?

— Très jolie.

— Un peu forte n'est-ce pas ? Femme d'un droguiste, je la vois d'ici.

— Vous vous trompez, mon oncle. Elle est fine, mince, de mise simple et d'une rare distinction. Elle m'a même paru avoir, en bibelots, en art, une certaine instruction en face de laquelle j'ai dû sembler un peu sotte.

— Enfin, un phénix affligé d'un nom de charcutière. Mais vous avez donc échangé des visites ?

— Oui, je devais partir le surlendemain. Dans l'espace de ces quarante-huit heures, elle est venue me voir pour me témoigner une reconnaissance si chaleureuse que j'en étais gênée. Il m'a fallu lui donner mon adresse. Vous n'avez rien à me dire de la part de Lucien ?

— Ton futur ? il sera ici dans un quart d'heure.

— Alors, je n'ai que le temps d'aller relancer la couturière de ma tante de Tours. »

La conversation en était là quand une petite servante, gentille à croquer, avec des airs de Vénus curieuse entra tenant un plateau d'argent sur lequel on voyait une carte de visite.

« Allons ! quelqu'un ! dit madame Daubray avec un geste d'impatience. Vous êtes une maladroite, Jeannette.

— Moi, Madame ?

— Mais certainement, ne savez-vous pas que j'allais sortir ? Enfin. »

Madame Daubray prit la carte et poussa une petite exclama- tion.

« Justement, c'est madame Bonnifart. Elle arrive mal.

— N'importe, il faut la recevoir, dit l'oncle. Je suis curieux de la connaître.

— C'est bien, nous y allons. »

Madame Daubray dont nous n'avons pas voulu interrompre la conversation avec M. Varinel, son oncle, était une toute jeune veuve élégante et gracieuse, d'une beauté rare. De son premier mariage, elle n'avait pas eu d'enfants, son mari étant tombé ma- lade très peu de temps après les noces, et elle gardait dans toute sa personne une expression de chasteté, une physionomie virgi- nale contrastant avec son allure décidée. Varinel, lui, était un brave homme de soixante ans, un peu en retard sur le train du jour, mais créé sans doute pour exercer la profession d'oncle à héritage, et l'exerçant sans y mettre de malice, pourvu qu'on lui

permet, à l'occasion, de débâter contre le gouvernement, contre le relâchement des mœurs, et contre les petites dames de la troisième catégorie qu'il avait en horreur, quoique célibataire.

L'oncle Varinel entra dans le salon derrière madame Daubray faisant la bouche en cœur, les yeux écarquillés. Il accentua même son sourire quand il vit madame Madeleine Bonnifart s'avancer avec un empressement un peu humble vers sa nièce, lui prendre



les mains dans une effusion évidemment sincère, et lui dire d'une voix charnue mais singulièrement caressante :

« Pardonnez-moi mon indiscrétion... J'ignorais que vous eussiez du monde ; je serais revenue... »

Ici, l'oncle Varinel demanda d'un air d'intérêt à madame Bonnifart si son accident n'avait pas eu de suite. Et comme la jeune femme d'un air involontairement hautain semblait s'étonner, madame Daubray fit les présentations.

« Monsieur Varinel, mon oncle. Il a lu les gazettes, ce qui explique sa question, Madame Bonnifart. »

Madeleine, — c'était le prénom de la visiteuse, — salua froidement. L'oncle se disait in petto : « Elle est vraiment charmante. »

— Non, reprit cependant avec un sourire la visiteuse, ma madresse n'a pas eu de conséquences sinistres. Oh ! madame, combien je vous dois ! Arrivée de cette nuit, je n'ai pu y tenir, il a fallu que je vinsse vous remercier encore. Que vous êtes bonne et courageuse !

— Mais non, je sais nager, voilà tout, répondit avec enjouement madame Daubray. »

Alors Madeleine : « Oh ! ne rabaissez pas la valeur de votre action. Je ne sais comment vous dire ce que j'éprouve pour vous.

C'est un sentiment impérieux, quelque chose comme le pressentiment que je vous dois plus que la vie. »

Varinel ouvrait la bouche et les yeux se disant : Mazette ! ma nièce n'a pas obligé une ingrate.

« Est-ce que vous me permettez de vous aimer ? demanda madame Bonnifart.

— Si vous me permettez de vous le rendre. »

A ces mots, Madeleine eut l'air confus. « Oh ! moi ? » dit-elle...

Puis, se reprenant :

« Mais je n'avais pas remarqué que vous fussiez sur le point de sortir. Excusez-moi. Je ne me pardonnerais pas de vous déranger. »

Madame Bonnifart fit un mouvement de retraite. Mais madame Daubray la rassura...

« Je vous en prie. Il s'agissait d'une courte commission pour une tante de province.

— Une tante de derrière les fagots, intervint Varinel, une tante de dix-huit cents hectares en forêts.

— En ce cas, répliqua Madeleine, ce serait un crime de la faire attendre. »

Mais l'oncle Varinel le plus gracieusement du monde :

« Voilà que ma nièce va avoir mille regrets de vous voir partir. Moi, je ne compte pas, mais j'en serai désolé également. Ne pourrait-on concilier nos sympathies avec nos devoirs. Et, j'y pense, faites comme si nous étions de vieux amis, venez avec nous.

— Moi ! dit madame Bonnifart avec un sursaut, avec vous ?

— Si vous ne craignez pas de vous montrer en notre compagnie.

— Oh ! c'est moi au contraire !... » balbutia Madeleine qui avait toutes les peines du monde à cacher sous une apparence de froideur la plus extrême agitation.

Elle fut interrompue par le galant Varinel.

« Nous n'en croyons rien déclara-t-il. D'ailleurs, à en juger par le goût exquis qui a présidé à votre toilette, vous donnerez d'excellents conseils à ma nièce pour sa tante. »

Madeleine s'inclina, de plus en plus troublée.

« Puis, continua l'excellent oncle, vous rentrerez avec nous et nous causerons tout à notre aise. Vous nous direz vos sensations de baigneuse en détresse, nous dînerons... »

Madame Bonnifart eut un mouvement de révolte comme si les propositions de Varinel lui eussent paru les plus scandaleuses du monde, mais avant qu'elle eût pu se reconnaître, elle fut pour ainsi dire emportée d'assaut. L'oncle et la nièce s'emparèrent d'elle avec une familiarité affectueuse et un peu légère mais très courante.

« Mon oncle, dit madame Daubray, avez-vous ordonné qu'on attelle ?

— Pas le moins du monde, je ne savais pas. Veux-tu le landau ? »

Tout en parlant, il s'était approché de la fenêtre et il ajouta :

« J'en vois un dans la cour, c'est peut-être celui de madame Bonnifart ?

— Oui ! dans la cour... peut-être bien ! oui, c'est le mien... »

Très rondement Varinel ajouta : « Eh ! bien, nous en usons avec vous comme avec une vieille connaissance. Nous vous prions de nous l'offrir... pour gagner du temps.

— Ah ! » fit Madeleine stupéfaite.

Et avant que celle-ci ait eu le temps de se reconnaître, l'oncle Varinel plus gracieux que jamais offrit son bras en murmurant : « Chère madame. »

Madame Daubray avait sonné.

« Jeannette, dit-elle à la soubrette, si monsieur Lucien arrive pendant notre absence, priez-le d'attendre quelques minutes. »

Jeannette restée seule se planta devant la glace, monologuant.

« Elle est joliment bien cette dame. Quel chic ! comme dit monsieur Gaston. Si je me voyais habillée comme ça une fois, une toute petite fois, ah ! maman, que je serais contente... »

Tout en parlant, elle faisait des mines, se mirait avec complaisance, et ne se doutait guère que par la porte entre-bâillée, venait de passer une tête de jeune homme très joyeuse.

« Je ne sais point, continua Jeannette tout haut, ce que je ne donnerais pas pour me promener sur le boulevard avec une robe à queue... très longue, et au bras d'un joli monsieur, de monsieur Gaston par exemple. »

Elle achevait à peine quand elle se sentit saisir par la taille.

« Le Gaston demandé ! Boum ! voilà, Jeannette.

— Vous avez entendu ? demanda la fillette confuse.

— La fin seulement, mais ça me suffit.

— Croyez bien monsieur Gaston que je plaisantais.

— Fi ! la surnoise ! Elle baisse les yeux quand je lui dis que je l'aime ; elle me menace de madame Daubray quand je veux l'embrasser et la voilà racontant qu'elle se promènerait volontiers et mystérieusement avec moi.

— Est-ce que j'ai dit ça ? demanda effrontément Jeannette.

— Oui, à ton plumeau. Il valait bien mieux me le dire à moi-même. Tu as manqué de confiance, tu mérites un châiment. Je vais t'embrasser. »

Et sans façons, il poursuivit la gentille femme de chambre, parvint à la saisir et à lui prendre un baiser.

« Ainsi, tu m'aimes ? »

Pour toute réponse, Jeannette se dégagea des bras de Gaston et se sauva avec un sourire un peu inquiet sur les lèvres.

Gaston resté seul allait essayer de rejoindre la fugitive lorsqu'un personnage assez bourru d'aspect entra dans le salon faisant les grands bras et poussant des exclamations.

« C'est ça ! toi ! dit-il brutalement à Gaston, tu fais la cour à la femme de chambre, ta cousine perd la tête et ton oncle tombe en enfance ? Jolie famille !

— Oh ! oh ! sur quel crapaud as-tu marché ce soir ?

— Qu'est-ce que ça te fait ? tu m'ennuies, va-t-en ! répliqua violemment Lucien.

— Ah ! mais pardon, s'écria Gaston, en se rebiffant. Parce que tu épouses ma cousine et la moitié de mon oncle ce n'est pas une raison pour me secouer. Je ne t'épouse pas, moi ; au contraire.

— Il se pourrait aussi que Louise ne m'épousât pas davantage.

— Oh ! oh ! Elle t'a fait quelque chose. C'est pourtant une bonne personne. Mais n'importe, verse ton chagrin dans mon gilet, ça te soulagera, verse.

— Sais-tu avec qui et dans la voiture de qui je viens de les rencontrer ?

— Si je le savais, je t'aurais déjà coupé la parole.

— Avec Paule, dit Lucien grinçant des dents.

— Paule qui ?

— Est-ce que je sais, moi ? Paule de Saint quelque chose, une cocotte, une drôlesse.

— Ah ! j'y suis, dit Gaston, Paule de Saint-Luc, une femme charmante, très chic, rue Blanche, numéro... j'ai oublié le numéro, mais je connais la porte, un petit hôtel on ne peut plus distingué ? Son cocher est tellement correct qu'il en est embêtant. Deux alezans brûlés. Elle conduit elle-même quelquefois le matin au bois, son concierge est un jovial... une curiosité... je la connais beaucoup... de vue.

— Comprends-tu madame Daubray et ce bête de Varinel qui vont courir Paris dans le landeau d'une coquine !

— D'une impure, ajouta comiquement Gaston en prenant une voix sombre. Ah ! ça mais, ma famille me compromet, il me semble. Seulement, mon pauvre Lucien, tu dois te tromper, ou bien c'est qu'il y a de la part de mon oncle erreur dans la personne comme on dit à l'école de droit.

— Erreur ! erreur ! bougonna Lucien. On s'informe avant de traverser le boulevard avec une Paule de Saint-Luc. Et ton oncle était gracieux, empressé, il fallait voir.

Gaston éclata de rire.

— J'imagine, dit-il, qu'il va faire une belle figure quand il saura... lui qui ne peut pas entendre prononcer le mot de cocotte sans tomber en épilepsie.

— Tu ris, mais en attendant, voilà Louise compromise.

— Oh, pas tant que ça. Il ne faut rien exagérer ; Paule de Saint-Luc n'est pas une femme en vue, elle a des airs modestes. De sa part, jamais de scandale ni de flâfa. Si elle n'allait pas au bois tous les jours, tu ne la connaîtrais pas ni moi non plus. »

Et comme Lucien ouvrait la bouche pour protester. « Oui, oui, je sais, reprit le jeune homme... Elle n'en est pas moins une impure, mais enfin, il y a des circonstances atténuantes.

— Tu ne parlerais pas de la sorte, si tu épousais Louise, dit Lucien qui sonna pendant que Gaston murmurait avec un petit frisson de plaisir : « Tiens ! tiens ! tiens ! ça va peut-être devenir amusant, le sein de la famille.

— Monsieur a sonné ? demanda Jeannette à Lucien. Elle n'osait pas supposer que ce fût Gaston.

— Oui. Quelle est cette personne qui est sortie avec madame et son oncle ?

— Madame Bonnifart, une dame venue en visite.

— Bonnifart, joli nom ! remarqua Gaston à son tour. Tu te seras trompé encore une fois.

— Madame m'a chargée de dire à Monsieur... mais voici ces dames et monsieur Varinel. »

En effet, madame Daubray le sourire aux lèvres, l'œil animé, rentrait avec Madeleine Bonnifart.

Celle-ci donnait le bras à l'oncle qui semblait être au septième ciel.

Lucien se penchant à l'oreille de Gaston grommela :

« Regarde, tu vois bien que c'est elle.

— Indiscutablement. Cette fois, je crois que je vais m'amuser sans sortir de chez mon oncle.

Madame Daubray s'avança vers son futur.



— Bonjour Lucien, lui dit-elle. Je vous présente madame Bonnifart, une de mes amies. Puis, s'adressant à Madeleine : « Monsieur Lucien d'Alnay, mon fiancé.

— Je vous félicite, monsieur, dit madame Bonnifart, d'avoir été distingué par madame Daubray. Cela me donne la mesure de votre mérite.

— Trop gracieuse, en vérité, ricana Lucien.

— Madame Daubray, reprit la jeune femme, m'a fait l'honneur de m'appeler son amie sans savoir si j'étais digne de cette faveur. Je suis seulement son obligée. Je lui dois la vie.

— Ah ! c'est madame que Louise...

— Oh ! chère madame, interrompit Louise Daubray, ne parlons plus de cela, j'en suis assez récompensée par les journaux qui m'appellent marsouin.

— Mais, interrompit Lucien, n'aurons-nous pas le plaisir de connaître monsieur Bonnifart ?

— Touché ! susurra Gaston.

— Je suis veuve, répliqua non sans dignité Madeleine.

— Il se sera noyé à Royan ! » gronda d'Alnay.

Il y eut un moment de malaise. Varinel et Louise ne s'expliquaient pas l'attitude de Lucien. Un silence de deux secondes régna, pendant lesquelles Gaston crut pouvoir dire en aparté :

« Ma cousine qui repêche des cocottes ! c'est exquis. »

Et il pouffa de rire, mais Varinel sursauta.

« Hein ! quoi ! tu as parlé de cocottes, je crois, et dans ma propre maison. Tu vas me mettre en colère. Figurez-vous, madame, ajouta-t-il en s'adressant à Madeleine, que je ne peux pas souffrir ces espèces et que par une incroyable malchance, j'en trouve toujours quelqu'une en travers de ma vie. Tenez hier j'étais dans le quartier de l'Etoile, traversant une petite rue presque déserte, lorsqu'une de ces malheureuses qui conduisait elle-même un phaéton quelconque, trouva le moyen de m'arriver sur les épaules sans que j'entendisse rien. L'aspect de cette effrontée, le cri que poussa une brave femme me troublèrent tellement que je faillis me laisser renverser.

— L'ahurissement de la vertu, dit Gaston tout haut ; et tout bas : Madeleine Bonnifart doit être bien à son aise.

— Croyez-vous que cette impudique, reprit Varinel, m'a touché insolemment du bout de son fouet en me criant : Otez-vous donc de là, mon bonhomme. — Bonhomme ! lui répondis-je, misérable créature ! mais elle était déjà loin. Ah ! rien que d'y penser, je ne tiens pas en place. Si j'étais le gouvernement...

— Parbleu ! dit Gaston. Et moi donc ! seulement, ce serait tout le contraire. »

Madeleine Bonnifart avait eu assez d'empire sur elle-même pour garder aux lèvres un sourire tranquille.

« Adieu, madame, dit-elle.

— Comment ! vous nous quittez ? s'écria Varinel.

— Je le regrette sincèrement, mais...

— C'est l'histoire de mon oncle, se dit Gaston. En fait de gaffeur, il n'y a pas mieux. Et comme pour confirmer ce jugement sévère, Varinel s'avança, tout en sucre.

— Quoi ? n'était-il pas convenu que vous dîneriez avec nous ?

— Je craindrais, fit Madeleine un peu désarçonnée...

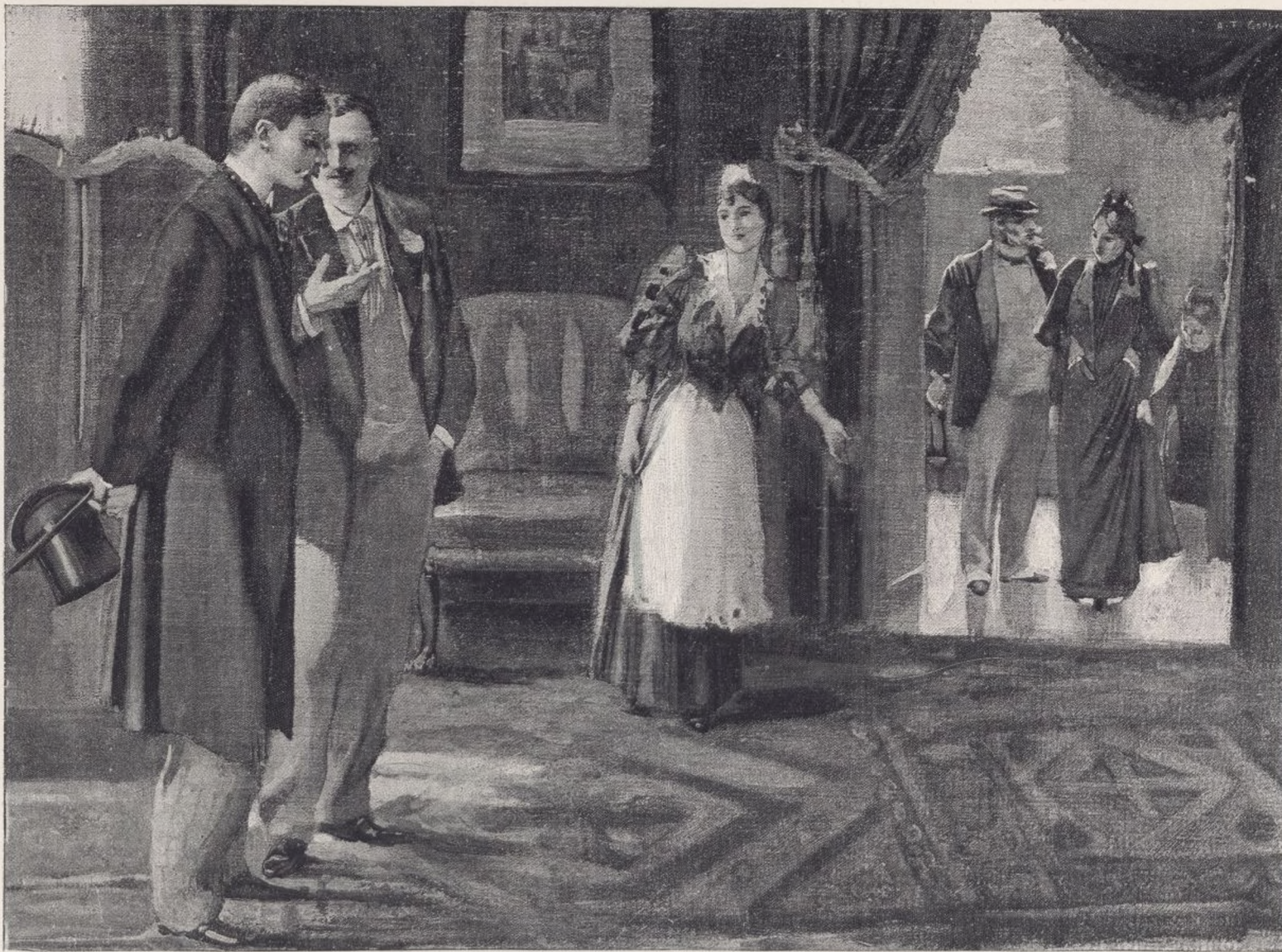
— De nous faire trop de plaisir, sans doute ? » interrompit Gaston en homme qui se réjouit de mêler un écheveau.

A ces mots, Lucien crut devoir intervenir.

« Madame est peut-être attendue, il est des rendez-vous obligatoires. »

Madeleine dès la première minute avait deviné un ennemi en Lucien. Celui-ci, au reste, s'était permis des allusions et des questions cruelles qui eurent pour résultat d'irriter la jeune femme ; car la chose était certaine, madame Bonnifart appartenait au monde galant. Comment avait-elle osé venir chez madame Daubray. Mon Dieu ! cette démarche est plus facile à comprendre qu'à expliquer. A la suite du sauvetage que l'on connaît, Madeleine avait conçu pour la future de Lucien une de ces reconnaissances qui confinent au fanatisme. Si madame Daubray lui eût demandé de se jeter dans le feu pour elle, Madeleine aurait obéi à l'instant même. Elle avait donc éprouvé, ainsi qu'elle le disait quelques instants auparavant, un besoin impérieux de voir et de remercier Louise.

Certes, elle savait toute l'incorrection de sa démarche, mais elle était venue tout de même. Et puis, la promiscuité des bains



de mer, le relâchement des précautions d'autrefois aidant, Madeleine s'était trouvée souvent en contact avec des femmes honnêtes. Elle avait supposé que, dans la conjoncture, il lui serait permis, sans excès d'impertinence, d'offrir l'expression d'un dévouement sans bornes. On l'avait bien accueillie, on lui avait pris sa voiture, on s'était emparé d'elle avant qu'elle eût eu le temps de protester. Il y avait de la fatalité dans tout cela, mais ce n'était pas une raison pour accepter les brutalités de Lucien. Après tout, elle était femme.

« Non, monsieur, répondit-elle, je n'ai jamais de rendez-vous obligatoires.

— Ah ! tu t'introduis dans les familles, toi. Nous verrons bien, grondait le fiancé de Louise. »

Par malice, Gaston prit une voix câline.

« Allons ! vous restez, n'est-ce pas madame ? »

— Je vous en prie, fit madame Daubray.

— Je m'étais fait une joie de dîner à vos côtés, ajouta Varinel, ce qui mit le comble à la fureur de Lucien.

— Ce vieillard est aliéné ! » grogna-t-il.

Madeleine pensait : « Pourquoi suis-je venue ? »

Mais Varinel enlevait enfin la situation en disant :

« Madame accepte, elle se laisse faire violence, et en attendant le dîner, j'offre de visiter mes collections, la renommée prétend que vous vous y connaissez, madame ; nous laisserons les amoureux ensemble. Ils doivent avoir des choses aimables à se dire. Viens-tu, Gaston ? »

(Illustrations de F. Gorguet).

CAMILLE DEBANS.

(A continuer).



Le Plaisir à Paris

Les Restaurants et les Cafés-Concerts des Champs-Élysées

PAR GUSTAVE GEFFROY

Les Champs-Élysées, depuis l'époque des premières pousses de printemps jusqu'à la fin des verdure d'automne, c'est là le jardin théâtral de Paris. Ceux qui ne s'en vont pas chercher l'air du large sur les rivages, ou l'air des sapinières dans les montagnes, se réjouissent volontiers, au soir, de la promenade au long de la large avenue, autour des massifs d'arbres, des parterres de fleurs. De fait, c'est la sensation d'un parc élégant, d'un immense Casino européen, qui est donnée par ces allées, ces feuillages, ces passages de silhouettes, ces projections de lumière, ces bruits de musique. On vient ici de tous les points du monde, et le Paris d'été est considéré comme un lieu de villégiature délicieuse par les habitants des autres capitales.

C'est la même attraction pour les gens venus du dehors que tous les aspects lointains vantés par les guides prometteurs de curiosités et les affiches fallacieuses qui invitent au départ et à l'excursion. Le soir surtout, à l'heure des joies de gourmandise et des conversations de table, tout cet espace compris entre la place de la Concorde et le rond-point des Champs-Élysées prend une signification de fête qui est certainement l'une des plus vives, des plus parlantes à l'imagination, qui puissent se trouver dans le monde entier.

L'estampe japonaise, qui est venue servir d'enseigne aux récits des voyageurs, et qui a vulgarisé parmi les amateurs et les curieux d'exotisme le mystère de lumière et d'ombre du bateau de fleurs, la somptuosité des lueurs et des reflets dansant sur l'eau, a fait croire à une mise en scène particulière, à des distractions de dilettantisme inconnues en notre Europe, et qu'il faut aller chercher à grande vitesse de chemins de fer et de paquebots. Les choses sont pourtant les mêmes à Paris qu'à Shang-Haï ou à Yédo, il ne s'agit que d'avoir des yeux pour les voir et pour les scruter. J'imagine qu'un personnage d'Extrême-Orient, raffiné de goûts, observateur de mœurs, amusé par l'inédit, trouverait à se distraire dans ce décor de Paris installé pour inviter au cérémonial habituel du plaisir.

Ce plaisir est le même sous toutes les latitudes, il consiste en toutes les recherches de sensualités par lesquelles l'homme s'est réjoui d'exister, de sentir la vie, d'exercer ce qu'il y a en lui d'activité physique et de curiosité cérébrale. Il y a trouvé aussi l'oubli et la diversion de ses occupations de tous les jours, l'oasis d'oubli social où il remet au lendemain les affaires sérieuses. Toujours et partout, c'est l'embarquement pour Cythère, l'appareillage en galant équipage vers les horizons brillants et les terres fleuries. Tout naturellement, au centre de civilisation où nous vivons, ce besoin se revêt de luxe, et ses condiments ordinaires se taxent à des prix qui les désignent comme des raretés et des jouissances supérieures. Une fois de plus, la réalité se complique d'illusion. Il est bien évident que les gens qui descendent de voiture devant la porte illuminée de l'un des restaurants haut-cotés qui ont installé leurs cuisines et leurs caves dans ce paysage choisi, ont la sensation absolue qu'ils vont conquérir des tables, des plats, des victuailles et des liquides inabondables pour la presque totalité de l'humanité. Il faut bien reconnaître, d'ailleurs, qu'ils ont raison, et que c'est une infime minorité qui peut venir festiner ici.

Il ne faut pas l'oublier, lorsqu'on essaie une causerie de ce genre sur la philosophie du plaisir : ceux qui s'installent sous ces arbres ont les meilleures raisons du monde pour se croire des êtres spéciaux et privilégiés. S'il en est parmi eux qui tiennent à peu près le bilan de leurs impressions, qui raisonnent sur l'emploi de leur temps et sur la qualité des joies éprouvées, ces renseignés sur eux-mêmes se rendent bien compte qu'ils jouent un rôle et que la réalité dont ils s'amuse est la même, sous ses dehors différents que celle-là qui est le lot commun des hommes de toutes classes. Ils savent, ou ils peuvent savoir, que les mots uniques par lesquels

se représentent et se réduisent leurs occupations plaisantes sont les mots qui désignent le manger, le boire, le repos, la galanterie, tout ce qui s'adresse en flatterie directe à la vue, à l'ouïe, à l'odorat, au goût, au toucher, et à toutes les subdivisions naturelles ou artificielles et supplémentaires, qui peuvent nuancer les satisfactions des sens.

Précisément, ce plaisir particulier qu'ils éprouvent est un plaisir artificiel, mais ils ne l'en goûtent pas moins vivement, et pour eux, c'est bien l'essentiel. Ils ne font que se nourrir, comme tous les autres êtres, dans les restaurants et les cafés où ils s'installent, et ils seraient également nourris dans l'humble établissement, bouillon, brasserie ou boutique de marchand de vin où l'on trouve les aliments nécessaires : pain, viandes, légumes, vin, eau, bière et café. Ils pourraient aussi fumer du tabac dans une pipe, et leur désir d'engourdissement et de fumée serait également satisfait. Mais ce qu'ils recherchent et qu'ils exigent, c'est la mise en scène de ces utilités alimentaires.

Ils ne peuvent se satisfaire que dans certaines conditions apparentes où leur goût fatigué et leur vanité toujours en éveil trouvent leur compte. C'est la grande raison d'être des maisons où ils fréquentent. Le besoin physiologique qui les y amène semble disparaître dans les arrangements d'élégance et les dispositions d'accessoires. Le prix de la note à payer est considérable, et il doit être considérable en effet, puisque ce qui n'y figure pas, et qu'ils paient, n'a pas de prix fixe, n'a de valeur que la valeur consentie. C'est une atmosphère de satisfaction qui est soldée par ceux qui accomplissent les rites de cette fête. Leur offrande est le signe de leur reconnaissance pour la haute idée que l'on a réussi à leur donner d'eux-mêmes. Ils s'enorgueillissent du prix que l'on attribue à la possibilité de se trouver dans un lieu de délices pareil, et ils affirment avec enthousiasme, par le tribut qu'ils consentent, qu'ils se regardent en effet comme des favoris du sort pour avoir pris un repas dans de telles conditions, dans un tel jardin, sous de tels arbres, servis par de tels garçons

conscients de la mission qu'ils ont assumée de servir de tels clients. C'est la même opération d'esprit qui leur fait accepter comme

un bienfait inestimable le tête-à-tête avec les princesses de la haute noce. La partie ne serait pas complète sans la présence enorgueillissante au suprême degré de la femme connue de tous et estimée à sa valeur comme la sauce du poisson, le légume et le fruit en primeur, la bouteille de vin datée d'il y a un quart de siècle. Ces partenaires indispensables sont aussi, très souvent, datées et très datées, mais la bonification est aussi bien pour elles que pour les crus célèbres, et le fait est facilement compréhensible. On n'arrive jamais que tardivement à la réputation et à la situation. C'est vrai dans le royaume de l'esprit, dans la littérature, dans l'art, dans la philosophie, dans la science. C'est également vrai dans le royaume de la galanterie.

Il faut avoir fait ses preuves, là comme partout, avoir mon-

tré ce dont on était capable. Il faut surtout avoir duré. La renommée des grands penseurs et des grands artistes s'accroît à mesure que s'accumulent les œuvres et les années. C'est lorsqu'ils sont arrivés aux approches de la vieillesse que l'on commence à reconnaître que, décidément, ils existent, que l'on commence à les louer, à les célébrer, selon leurs mérites. Lorsqu'ils sont à la période éteinte qui précède l'agonie, lorsqu'ils en sont enfin à leur agonie et à leur mort, l'impartialité ne connaît plus de bornes et devient véritablement frénétique. Lorsqu'enfin ils sont morts, la louange prend une ampleur, une sérénité, une universalité dignes de ceux qui ont disparu. A mesure que le temps passe, que les années s'écoulent, l'œuvre des grands hommes s'aperçoit mieux, prend des proportions, s'élève au-dessus des choses et se voit de loin comme le monument qui domine la ville et la plaine.

Il n'y a dans cette constatation nulle pensée d'ironie, nulle intention de reproche, les choses étant ainsi, et ne pouvant réellement pas être autrement. Mais il importait d'indiquer cet ordre d'idées et de faire ce rapprochement pour aider à comprendre le rôle joué dans la galanterie par les femmes relativement âgées. C'est peu à peu que l'on a connu leur valeur, apprécié la sûreté de leur commerce. Elles n'ont pu plaire, aux heures de leurs débuts, qu'à de très experts et très anciens personnages, devinant les ressources des nouvelles venues, distinguant les purs sangs qui fourniront les longues courses de celles qui échoueront au premier détour du chemin. Ces prévisions sont rares, et il arrive, le plus souvent, que celles qui acquerront les réputations les mieux méritées doivent vivre de longues années de triste obscurité et de misérables aventures. On les découvre lentement, et elles n'arrivent à la célébrité que sur le tard, exactement comme les grands artistes. Sans doute aussi, de même que ceux-ci ont grandi en intelligence et en compréhension, de même les facultés de celles-là se sont-elles développées avec les années.



Elles profitent, alors, de la fortune qui leur échoit, elles en profitent avec d'autant plus de ruse, d'insolence, de manque de scrupule, que cette fortune est plus tardive, et qu'elles savent, par une longue expérience, que les aubaines doivent être acceptées vite, happées avec gloutonnerie, dans la hâte de bataille et de concurrence où elles vivent. C'est l'explication toute naturelle de ces âges mûrs et de ces vieillesses de courtisanes vers lesquelles vont tant de désirs et d'hommages. Et même, par la raison mélancolique qui régit toutes les destinées humaines, le parallèle avec les dominations grandissantes de l'esprit peut se continuer. La célébrité et le règne de la courtisane ne finissent pas avec sa vie, se continuent par delà sa mort par un pouvoir macabre et une apothéose posthume; les chairs évaporées, les beautés retournées à la poussière, prennent dans l'imagination des hommes une signification de prestige qui va croissant et peut devenir ineffaçable. Cléopâtre, Laïs, Phryné, Aspasia, Messaline, et toutes les autres, jusqu'à celles d'hier qui ont trouvé leurs historiens et leurs poètes, sont devenues des créatures éternelles, aussi durables que les bibliothèques et les musées. Elles sont installées à l'avance dans la mémoire des hommes futurs, elles règnent et régneront comme elles n'ont pas régné de leur vivant.

Tout est dans tout, et les philosophies s'échafaudent sur les incidents de la vie de tous les jours, mais c'est là, néanmoins, un essai d'explication qu'il ne faut pas prolonger à propos d'un tête-à-tête au restaurant des Ambassadeurs entre le jeune homme mis à la dernière mode de la haute noce et la professionnelle sûre de son pouvoir certifié. Un autre aspect des Champs-Élysées vaut l'attention du promeneur qui s'intéresse aux décors des choses et aux ébats de l'humanité. Le café-concert est la suite logique du restaurant, et ses ritournelles violentes accompagnent de leurs rythmes et de leurs éclats les conversations en sourdine, les sourires discrets ou les rires bruyants des dineurs. On a noirci infiniment de papier, on en noircira encore à propos des cafés-concerts, on a écrit des quantités d'articles, on pourrait écrire des livres sans avoir tout dit sur un tel sujet. La vérité, c'est que ce sujet est inépuisable. L'écrivain qui voudrait fréquenter assidûment ces lieux de plaisir parisien, se rendre compte de la signification des paroles qui se disent et qui se chantent, et surtout comprendre l'attitude de ceux qui écoutent, aurait grande chance de connaître l'état d'esprit d'une immense partie de la population, et par suite de s'expliquer et d'expliquer à ceux qui l'ignorent encore l'histoire de ces dernières années.

Il suffit d'indiquer ici cette signification et cette importance du café-concert. Un tableau des mœurs actuelles où il ne figurerait pas serait incomplet et manqué. Il faut avoir vu, en hiver, alors que la dure température donne davantage le désir de vivre,

de se réchauffer et de se distraire, il faut avoir vu une salle envahie par la population pour se rendre un compte exact de la manière d'être de tous ces gens qui cherchent le repos de leur travail et la distraction de leur vie dans cette poésie grossière et ces gesticulations basses qui sévissent sur la scène du café-concert.

Je sais bien tout ce que l'on dit et tout ce que l'on peut dire. Il est tout naturel que l'homme prenne sa distraction où il la trouve, et qu'il cherche, le soir, après la journée passée dans un

atelier, dans un bureau, ou derrière un comptoir, l'endroit qui lui apparaisse un paradis enchanteur installé au milieu de l'existence sociale. Il se trouve que c'est le café-concert qui a le mieux réalisé ce programme instinctif. Il est le lieu de réunion, le salon de conversation, le café, le fumoir, et l'on y trouve par surcroît de la musique instrumentale et vocale, des drôleries que l'on peut accompagner au refrain, des acteurs comiques, des chanteuses en robes voyantes, décolletées, les bras nus, une fleur dans les cheveux, un bouquet à la main. Il n'en faut vraiment pas plus pour être heureux, et pour rentrer chez soi allègrement, satisfait d'avoir si bien employé sa soirée, et prêt à recommencer le lendemain le labeur habituel avec l'espoir d'une conclusion semblable.

Ici, véritablement, il n'y a qu'à s'incliner et qu'à



admirer une telle acceptation de l'existence. Il faut avouer que la masse humaine se résout facilement à prendre cette existence telle qu'elle se présente, et qu'elle ne se tourmente guère pour obtenir autre chose que le décor traditionnel où il lui est donné de trouver à peu près sa subsistance et son plaisir. Tant pis si ce plaisir n'est pas de qualité supérieure! L'important est de vivre, ou plutôt de croire que l'on vit. Voilà ce que veut dire, je pense, l'attitude des foules qui s'en vont n'importe où il y a de la lumière et du bruit, vers les couloirs des concerts, comme vers les scènes des Champs-Élysées, enfouies dans le feuillage et tout illuminées de girandoles. Or, remarquez que si le public n'est pas le même, le répertoire ne change pas. Le fêtard élégant et l'étranger en villégiature se satisfont des mêmes plaisanteries grivoises, salées ou grasses, et des mêmes scies patriotiques ou sentimentales, qui ravissent d'aise le ménage d'ouvriers, un soir de paie, les employés en rupture de bureau, les fillettes qui ont pour toute parure un ruban dans leurs cheveux. Aux Champs-Élysées, toutefois, la sincérité de la joie éprouvée est un peu différente. Ceux qui écoutent les refrains coutumiers à l'Alcazar d'été, aux Ambassadeurs ou à l'Horloge, viennent là comme ils vont chez Bruant, comme ils allaient chez le père Lunette, pour connaître la saveur des mets faubouriens. Ils masquent de curiosité la réelle satisfaction qu'ils éprouvent, ils semblent condescendre à ce spectacle qui ravit absolument leur goût et se trouve d'accord avec leur esthétique.



Le sentiment que l'on peut éprouver au milieu d'une population naïve qui prend ses ébats comme elle peut est dissimilable du sentiment éprouvé ici, à l'issue des diners des alentours, lorsque le personnel de la haute noce fait son entrée. Malgré la grossièreté de l'esprit et des paroles qui prédomine dans une salle de café-concert, on est touché

par tout ce qui apparaît de naïveté et de confiance dans l'humanité qui peine à ras de terre. On déplore qu'elle se laisse prendre à tels appâts qui lui sont présentés, mais on admet et on comprend facilement, par un très léger effort de raisonnement, qu'elle en soit restée à cet état primitif pendant que s'établissait une région supérieure de savoir et de sentiment. Même, lorsque retentissent sur la scène, lancées par la

bouche torse du comique, les plaisanteries graveleuses et autres, lorsque la navrante gaucherie connaît l'apothéose des rires et des bravos, on peut encore dire que la population réunie là, pour entendre ces insanités, et qui s'en réjouit, obéit confusément à l'atavisme national, reste dans la tradition de la gaieté ancienne. Les farces de la matière eurent leur raison d'être, et Rabelais, certes, reste admirable dans son grand rôle de médecin, de consolateur et de guérisseur de l'humanité honteuse d'elle-même et perdant le sens de la nature. Mais tout le fumier dont il engraisa le terroir fit épanouir de merveilleuses fleurs de science et de poésie, et l'on peut bien se permettre de trouver que les fabricants du genre sont au-dessous même des sujets qu'ils traitent, et que les fleurs merveilleuses ne fleurissent guère au café-concert.

Mieux que les paroles, on préfère les gesticulations et les gambades, les violentes désarticulations, les mouvements rythmés des corps, les bras qui décrivent des arabesques, les jambes projetées en avant ou en arrière. On souscrit aux feuilletons par lesquels de grands critiques ennuyés des vaudevilles et des comédies bourgeoises, un Théophile Gautier, un Barbey d'Aurevilly, déclaraient leur goût pour les pantomimes des mimes et les clowneries des clowns. C'est une satisfaction des yeux et un repos amusé que l'on peut connaître au café-concert. En intermèdes aux chansons baroques, aux lamentations déplacées sur la perte de l'Alsace-Lorraine, aux célébrations hors de propos des lilas du printemps et des promenades amoureuses, il apparaît parfois, sur ces planches contaminées, d'admirables pince-sans-rire qui sont des faiseurs de tours, des metteurs en scène d'exercices prestigieux, des muets acteurs expressifs par l'expression du visage et par le geste, des Augustes lourds d'apparences et jouant délicieusement la niaiserie et la jocrisserie, et qui sont en réalité légers comme des oiseaux et fins comme des singes.

Ah! les jolis spectacles, vraiment récréatifs et reposants, lorsque surviennent des maîtres du genre, flegmatiques et disloqués, experts en l'art de la grimace et du mouvement, et qui savent provoquer le rire mieux que par les plaisanteries usitées, simplement par des aspects inattendus de silhouettes, par des raideurs du corps, par des grands écarts stupéfiants, par des mêlées effroyables et toujours silencieuses de paroles, où il n'y a de bruits que le bruit des claques sur les

joues pâles, des coups de triques sur les crânes de bois, des écroulements de meubles, des bris de vitres, des cataclysmes de tout le paysage de carton et de toile, des murs crevés par les chutes de pantins épileptiques aux faces sérieuses comme des faces de magistrats et de notaires.

Cet art, issu des parades de Guignol et des aventures de Pierrot, n'est-il pas tout à fait exquis et représentatif, par la farce exaspérée, de l'agitation sur place de l'existence, de tout le défilé d'ombres falotes, de toute la succession d'actes délirants, qui animent le décor universel? C'est l'installation de cette parodie que l'on voudrait plus fréquente dans le cadre de verdure, de fleurs et de lumières, si plaisant aux soirs d'été, alors que les Champs-Élysées scintillants et phosphorescents apparaissent comme l'un des plus beaux jardins faits pour la promenade et l'arververie de l'habitant des villes. Surtout là, en plein air, il est plus intéressant de voir que d'entendre. D'autant que rien n'empêcherait la chanson de se produire, lorsque survient une diseuse telle que Thérèse ou Judic, Félicia Mallet ou Yvette Guilbert. Le succès de ces divas et de ces divettes est bien venu, en effet, en même temps que de l'originalité de leur nature, de leur art de prononciation que peuvent leur envier les professeurs les plus patentés du Conservatoire. Celles qui ont ce don de bien dire, de porter dans toutes les oreilles toutes les syllabes de la phrase qu'elles prononcent, se sont trouvées immédiatement en contact avec tous, et elles ont été assurées pour toujours de la complicité et de l'approbation de leurs auditeurs.

C'est l'avant-dernière remarque à faire sur la poétique du café-concert. La dernière remarque, c'est de souligner une fois encore l'absence d'une poésie de foule. Les interprètes sont présents, avec l'art et la voix qu'il faut. Ils ne sont peut-être pas nombreux, mais il suffit d'en trouver un çà et là. C'est le répertoire qui manque. On voudra bien admettre que la poésie de boulevard extérieur, malgré le goût régnant, malgré l'amertume du talent de Bruant et malgré la raison d'être d'un genre qui se réclame de Villon et de Rénier, ne représente tout de même pas l'ensemble de la vie, tel qu'il pourrait se formuler en strophes pour une population telle que la population de Paris. On plaint les misérables inconscients, et leurs sombres vies peuvent être visitées et éclairées par l'art. Mais autre chose est de les ériger, narquois et cyniques, sur la scène théâtrale qui est une tribune, a-t-on dit sur tous les tons. Quels discours et quels enseignements! Et serons-nous toujours destinés à passer des niaiseries de la romance sentimentale aux boniments qui s'adressent à l'indifférence blasée de la bourgeoisie et à l'enfantine imagination populaire?

GUSTAVE GEFFROY.

(Illustrations de Toulouse-Lautrec.)

